

Les dangers du « wokisme »

Le genre contre la réalité, la race contre l'universel,
les “savoirs situés” contre la science.

Jean-François BRAUNSTEIN

Les dangers du « wokisme »

Le genre contre la réalité, la race contre l'universel,
les “savoirs situés” contre la science.

Jean-François BRAUNSTEIN

Sommaire

Avant-propos André Comte-Sponville	p. 7
Les dangers du « wokisme » Jean-François Braunstein	p. 13
Questions de la salle	p. 47
Les publications de l'Institut Diderot	p. 75

Avant-propos

Un spectre hante l'Occident : le spectre du wokisme.

Pardon pour ce clin d'œil appuyé à la première phrase du *Manifeste du Parti communiste*, de Karl Marx et Friedrich Engels (« Un spectre hante l'Europe : le spectre du communisme »). Je ne veux pas suggérer que le wokisme serait l'homologue, au XXI^e siècle, de ce que fut le communisme au XIX^e, mais simplement constater qu'il suscite presque autant de réactions, d'ailleurs plus souvent inquiètes, dans l'un et l'autre cas, qu'enthousiastes.

Qu'est-ce que le wokisme ? Une espèce de doctrine ou d'idéologie (voire une religion, selon Jean-François Braunstein), qui part de bons sentiments et d'idées émancipatrices (combattre le racisme, le sexism, l'ethnocentrisme...) mais se prolonge dans un certain nombre de positions ou de comportements extrémistes, visant à rejeter, déconstruire ou annuler (c'est ce qu'on appelle la « *cancel culture* ») tout ce qui, dans le passé ou le présent de la civilisation occidentale, peut sembler moralement ou politiquement condamnable. Il ne s'agit pas seulement de dénoncer le racisme, le colonialisme ou le machisme, tâches assurément nécessaires, mais

d'en éradiquer jusqu'aux plus involontaires survivances, d'autant plus pernicieuses qu'elles sont moins perçues et pourtant omniprésentes ou « systémiques ».

La démarche, quels qu'en soient parfois les excès, n'est pas sans pertinence. Le racisme, explicite ou plus souvent inavoué, voire inconscient, est loin d'avoir disparu de nos sociétés, même parmi les milieux progressistes. Et force est de reconnaître que le colonialisme, plus d'un demi-siècle après la décolonisation, reste présent à la fois dans les têtes et dans les rapports de domination (politique, économique, culturelle) dont les anciens colonisateurs continuent de bénéficier. C'est vrai en France comme dans le reste du monde. Les pays qui se firent un empire restent ordinairement plus riches et plus puissants que leurs anciennes colonies (l'Amérique du Nord, qui fut colonie britannique, est l'exception qui confirme la règle : les Amérindiens ont moins été colonisés qu'exterminés ou marginalisés). Et ceux chez nous, même français depuis deux générations, qui sont issus de ces anciennes colonies sont bien placés pour savoir que ce n'est ni un avantage ni une donnée indifférente. Le machisme de même n'a pas disparu du simple fait que l'égalité hommes-femmes a fait quelques progrès, d'ailleurs inégaux et insuffisants. Ni l'homophobie, au nom du droit à la différence. Au total, il reste plus facile, y compris en France, de réussir ou de parvenir à un poste de pouvoir, ou même d'obtenir un emploi ou un logement, quand on est blanc que quand on est noir ou arabe, quand on est chrétien, juif ou athée que quand on est musulman, et quand on est un homme, surtout hétérosexuel, que

quand on est une femme, surtout lesbienne ou « trans ». Que ce soit moralement injuste et politiquement inacceptable, qui le niera ? Et que les luttes contre ces différentes discriminations puissent ou doivent converger ou s'articuler les unes aux autres (ce qu'on appelle « l'intersectionnalité »), quoi de plus souhaitable ?

Là où le bât blesse, c'est quand on essentialise ces identités, qu'elles soient ethniques, religieuses ou sexuelles, au point de considérer que tout ce qui est blanc, masculin ou occidental serait par là-même coupable, ce qui revient à enfermer tous les autres – les dominés – dans le statut confortable et piégeant de « victimes ». C'est où le wokisme est le plus discutable, au point de devenir (à côté des maux qu'il dénonce) un danger supplémentaire. L'État et la société françaises, tels qu'il les présente, seraient « structurellement » racistes, phallocratiques et homophobes, donc à combattre ou à renverser. Les sciences elles-mêmes seraient suspectes d'androcentrisme, d'hétérosexisme et de racisme : elles ne feraient qu'occulter ou légitimer le « privilège blanc » ou les processus de domination ! Et l'idée d'une vérité objective ne serait qu'une illusion néfaste, qu'il faudrait dissoudre dans un relativisme généralisé (y compris d'un point de vue épistémologique), prenant en compte l'irréductible diversité des points de vue, par exemples féministes, queer, racisés ou décoloniaux...

Quant à ceux qui prétendent le contraire – fût-ce au nom de la raison ou de l'idéal républicain –, ils ne seraient en réalité que des racistes qui s'ignorent (ils se croient

universalistes, ils ne sont que *color blind* : aveugles aux couleurs, donc aussi au racisme) ou des islamophobes qui s'assument. Le wokisme, sous couvert d'antiracisme et de lutte contre toutes les discriminations, aboutit ainsi, paradoxalement, à racialiser ou communautariser le débat, au point d'aboutir... à de nouvelles discriminations (comme les réunions « non mixtes », c'est-à-dire en l'occurrence interdites aux blancs) ! À la limite, et cela justifie le rapprochement avec le *Manifeste* de Marx et Engels, la lutte des classes tend à devenir une lutte des races, des « genres » ou des communautés. Cela produit des effets délétères, spécialement à l'université. Les enseignants qui continuent de tenir un discours universaliste – celui des Lumières – sont de plus en plus dénoncés, par les « décoloniaux », comme complices de l'ordre capitaliste, raciste, machiste et impérialiste, au point que la liberté d'expression et d'enseignement en est parfois menacée. Des spectacles ou des conférences ont été empêchés, des cours perturbés, des chercheurs dissuadés ou découragés...

Nous en sommes là, et l'on ne peut que s'en inquiéter. Le wokisme, c'est la pensée décoloniale, la déconstruction et le politiquement correct poussés à l'extrême : jusqu'à l'intolérance et à l'obscurantisme, au point que *l'éveil* prétendu (*woke*, en anglo-américain, signifie « éveillé » : il s'agit d'être conscient des inégalités sociales, spécialement dans leurs dimensions raciales ou sexuelles) se retourne contre les idéaux des Lumières (l'universalisme, le rationalisme, la tolérance) et risque de se transformer en cauchemar totalitaire et bien-pensant.

Jean-François Braunstein, professeur émérite à l’Université Paris I-Panthéon-Sorbonne et spécialiste de la philosophie des sciences, a consacré à ce courant un livre à la fois très informé et très critique (*La Religion Woke*, Grasset, 2022), qui nous a paru aussi courageux qu’éclairant. Nous décidâmes donc de l’inviter à l’Institut Diderot, ce qu’il eut la gentillesse d’accepter. Et sa conférence sur « les dangers du wokisme », diffusée en direct sur Internet, nous a valu un double record : celui des connexions et celui des injures reçues. Deux raisons supplémentaires de nous féliciter de notre invitation et de le remercier pour la richesse et la vigueur de son propos !

André Comte-Sponville
Directeur général de l’Institut Diderot

Les dangers du « wokisme »

Le genre contre la réalité, la race contre l'universel,
les "savoirs situés" contre la science.

Il y a quelques années, j'alertais sur l'effacement des limites dans trois domaines : le genre (effacer la distinction masculin-féminin), l'animalisme (effacer la distinction homme-animal) et ce que j'appellerais l'euthanasisme, c'est-à-dire la volonté d'effacer le caractère tragique de la mort¹. Il existe à mon avis une différence considérable entre ce projet d'effacement des frontières et le projet moderne qui consistait, lui, à toujours repousser plus loin les limites, suivant en cela la devise de Charles Quint, *Plus ultra* : toujours plus loin. Mon livre traitait de certaines thèses philosophiques qui, au nom de la bienveillance, de la lutte contre les discriminations, du bien-être animal ou du bien mourir, risquaient de conduire à des conséquences très dommageables. Par exemple, la justification de l'infanticide ou la distinction entre les « vies dignes d'être vécues » et celles qui ne le seraient pas.

1. J.-F. Braunstein, *La philosophie devenue folle : le genre, l'animal, la mort*, Paris, Grasset, 2018.

Tout cela n'était que de la philosophie, mais je craignais que ces idées n'aient des conséquences et, de fait, ces conséquences sont advenues plus vite que je ne le pensais et ont vite traversé l'Atlantique. Notre quotidien est désormais rythmé par toute une série d'absurdités et de propositions paradoxales, en particulier autour des questions du genre, de la race mais aussi de la critique de la science. Je crois en effet qu'au-delà des questions de race et de genre, il existe une attaque délibérée contre la science objective, contre la connaissance scientifique. On va voir que c'est un des points essentiels de cette doctrine « woke ». Ces idées « wokes » sont, comme celles que j'ai décrites précédemment, des idées bienveillantes ; elles portent des valeurs de progrès et de lutte contre les discriminations, contre le racisme, contre le mépris des « savoirs dominés », etc., mais elles entraînent des conséquences tout à fait déplorables. On va voir qu'elles peuvent conduire à des points de vue extrêmement absurdes et « toxiques », comme diraient les « wokes ». De plus, ces idées sont désormais sorties des universités : elles constituent d'une certaine manière la pensée dominante dans le monde occidental. De ce point de vue, il est frappant de voir combien le monde extérieur nous regarde avec étonnement ou avec effarement. On sait combien ces idéaux « wokes » sont un argument servant de prétexte à nos adversaires : on le voit avec Poutine sur la question du genre ; on le voit avec la Chine qui instrumentalise *Black Lives Matter* pour dire que les Américains sont racistes. On le voit avec des chaînes islamistes comme AJ +, la chaîne d'Al Jazeera destinée aux jeunes européens qui fait de la propagande LGBTQIA+ alors

qu'on sait le sort réservé aux homosexuels dans les pays islamistes. Mes étudiants chinois commençaient par rire quand je leur exposais ces doctrines wokes. Ensuite ils s'affligeaient avant de me dire : « ne vous inquiétez pas, vous pourrez venir enseigner la philosophie occidentale chez nous ! ».

Chaque matin, on trouve dans la presse toutes sortes d'exemples de ces évolutions. Récemment, une professeure de danse a été obligée de quitter Sciences Po parce qu'elle voulait continuer à parler d'homme et de femme dans son cours de danse, plutôt que d'utiliser les termes de *leader* et *follower*². Deux théâtres canadiens, au nom de l'antiracisme, proposent des pièces réservées aux Noirs et interdites aux Blancs et aux Asiatiques. Comme il n'est pas légalement possible de le faire, on met quelqu'un à l'entrée du théâtre pour dire aux Blancs et aux Asiatiques qu'ils ne sont pas les bienvenus³. Il y a quelques semaines, les étudiants en médecine de l'Université du Minnesota ont décidé de ne plus prêter désormais serment à Hippocrate⁴, mais de s'engager à combattre la « binarité sexuelle », le « suprémacisme blanc » et la médecine occidentale, qu'il faudrait remplacer par des savoirs indigènes. Tout cela sous la direction d'un professeur formé à Johns Hopkins, la meilleure faculté de

2. Voir, concernant cette controverse et la réponse de Sciences Po : <https://www.planete-grandesecoles.com/scandale-sciences-po-professeur-danse-licenciee>.

3. <https://nypost.com/2023/01/29/canadas-national-arts-centre-sparks-outrage-with-black-only-events>

4. <https://www.observatoireduwokisme.fr/post/à-l-université-du-minnesota-les-étudiants-en-médecine-prêtent-serment-contre-la-suprématie-blanche>

médecine américaine. On en voit des conséquences jusque dans la vie de tous les jours : de plus en plus de collèges demandent aux enfants, y compris en France, par quel pronom ils veulent être désignés : « il, elle ou iel » ou quoi que ce soit d'autre. L'écriture inclusive exerce aussi une pression considérable : quasiment tous les courriers universitaires sont rédigés en écriture inclusive. Mais il est important de comprendre que, derrière ces faits divers à première vue disparates, on peut repérer une vision du monde assez cohérente, qu'il est nécessaire de caractériser pour mieux en comprendre le succès, indéniable dans une partie importante de notre population. Dans cette présentation, je voudrais donc faire deux choses. Dans un premier temps, justifier la raison pour laquelle j'ai choisi de parler de *wokisme* et pourquoi j'ai choisi de parler non pas d'*idéologie* mais de *religion woke*. Il me semble, en effet, que ce phénomène a toutes les caractéristiques d'une religion. Dans un deuxième temps, je présenterai les idées qui composent ce corps de doctrine, assez simple, que l'on peut réduire à quatre points : deux théories anthropologiques, une théorie politique et une théorie de la connaissance.

I. LA RELIGION WOKE

Commençons par la question de la religion woke. Le terme *woke* signifie « éveillé » dans la langue populaire afro-américaine. Dans la culture rastafari, d'abord. Marcus Garvey, dans les années 1920, appelait ainsi l'Afrique à se réveiller sous le slogan *Wake up Africa!* Dans le reggae, Bob Marley chante *Wake up and live*. Dans le rap, Erykah Badu, en 2008, dans sa chanson *Master Teacher*, est la première à véritablement populariser le terme dans le sens de prise de conscience des formes de domination raciale. Depuis une dizaine d'années, ce terme s'est peu à peu répandu et, contrairement à ce qu'on entend parfois, ce n'est pas l'*alt right* américaine qui a utilisé ce terme en premier. Sa première mention « officielle » se trouve dans le film de présentation de *Black Lives Matter*, réalisé en 2017, qui s'intitule *Stay Woke*. À la suite de la mort de George Floyd, ce terme de « *woke* » s'est beaucoup répandu. « *Woke* », cela veut donc dire « éveillé » aux injustices sociales, « conscientisé » si l'on voulait le traduire dans un langage postmarxiste. Aujourd'hui, le terme est abandonné par les « *wokes* » eux-mêmes, qui prétendent qu'il ne serait employé que par l'extrême droite américaine. En fait, s'ils souhaitent abandonner ce terme c'est parce qu'il a pris de fait des connotations largement péjoratives. Lorsqu'on voit, par exemple, la fameuse vidéo sur Evergreen College, la première université américaine totalement prise en main par des étudiants *wokes*⁵, on est tenté de se dire : « cela ne passera pas par moi ! ». Les

5. <https://www.youtube.com/watch?v=u54cAvqLRpA&t=8s>

wokes préfèrent donc se présenter aujourd’hui comme des *social justice warriors*, des « guerriers de la justice sociale ». Qui pourrait être hostile à l’idée de justice sociale ? Mais ce terme ne me semble pas convenir, car il ne s’agit pas que de justice sociale. Il ne s’agit pas simplement de corriger tels ou tels abus. Il s’agit clairement d’une nouvelle vision du monde. De ce point de vue, le mot « *woke* » est bien plus adapté. D’abord, parce qu’il décrit parfaitement l’état d’esprit de ses adeptes : ils sont « éveillés », au sens où l’on parle d’un éveil religieux. Cela permet également de faire signe vers « les grands réveils religieux », les *Great Awakenings* des XVIII^e et XIX^e siècles, qui ont bouleversé l’Amérique de manière répétée. Beaucoup d’historiens du protestantisme américain insistent sur leurs similitudes avec le mouvement *woke*. Il y a une autre raison pour laquelle il est important d’insister sur cette dimension religieuse, dont je parlerai plus tard : il me semble que, contrairement à ce que l’on dit, ce mouvement n’a rien à voir avec ce qu’on appelle outre-Atlantique la *French Theory*. Parler de religion *woke* est une manière de souligner que ce n’est pas juste la *French Theory* qui nous revient à la figure, après être passée par les États-Unis : c’est tout autre chose.

Pourquoi le terme de religion ? Comment en suis-je arrivé à cette caractérisation ? Ce qui a été le plus étonnant pour moi, c’était de voir des gens qui sont de grands savants, des gens extrêmement cultivés et érudits dans leurs domaines, qui, du jour au lendemain, embrassaient ces causes et effaçaient tout ce qu’ils avaient pu faire jusque-là. On voit par exemple un professeur de lettres

classiques aux États-Unis qui a décidé d'arrêter d'enseigner les humanités classiques sous prétexte qu'elles portaient sur une époque raciste, viriliste et esclavagiste. On voit des biologistes qui, du jour au lendemain, déclarent que la biologie n'est pas une science, mais une discipline politique et « viriliste ». Dans mon université, certains collègues, des amis de trente ans ont, du jour au lendemain, cessé de discuter et de débattre avec moi... Je trouvais cela très étrange : comment des gens intelligents pouvaient-ils croire à des propositions aussi absurdes que « la biologie n'est pas une science », « le corps n'existe pas », « si on veut être antiraciste, il faut toujours considérer la race », etc.? Finalement, j'ai réalisé que s'ils croyaient à ces choses absurdes, ce n'était pas malgré leur absurdité, mais précisément *parce qu'elles* sont absurdes. J'ai repensé à la fameuse phrase attribuée à Tertullien : « *credo quia absurdum* » (« je le crois, parce que c'est absurde »); phrase qui est énoncée, pas exactement sous cette forme d'ailleurs, dans un texte où Tertullien s'oppose à des gnostiques, les marcionites⁶. C'est à ce moment que je me suis dit qu'on avait affaire à une véritable religion, au pire sens du terme, dans la mesure où on ne peut plus discuter du tout. Les wokes ont le sentiment de voir un monde que nous ne voyons pas et ils ne veulent pas discuter avec nous. Ils ont le sentiment d'avoir accédé à des vérités inaccessibles au commun des hommes. Par exemple, l'idée que le corps ne compte pas

6. *De Carne Christi*. Tertullien dit plutôt, à propos de l'incarnation et de la mort du fils de Dieu : « *credibile est, quia ineptum est [...] certum est, quia impossible* ». C'est crédible, car c'est absurde, c'est certain, car c'est impossible.

et que seule compte la conscience. C'est une proposition pour le moins osée ! Ou bien l'idée qu'il existe un « racisme d'atmosphère », qu'il y a toujours du racisme, même s'il n'y a pas de racistes. Ou encore soutenir que les mathématiques sont une discipline raciste et viriliste. Ils vont très loin et il me semble que c'est vraiment une nouvelle vision globale du monde. Cela se voit d'ailleurs dans l'enthousiasme et l'exaltation des militants wokes. Il faut regarder à ce sujet la vidéo d'Evergreen State College, très étonnante, ou encore cette vidéo d'une jeune collègue qui affirme, avec un air inspiré, que la cuisine française est éminemment raciste⁷. Il faut voir aussi les réactions suscitées par le colloque que nous avons organisé à la Sorbonne et qui réunissait les rares réfractaires à cette idéologie⁸. On nous a traités de tous les noms, avec des manifestations, des demandes d'interdiction, etc. On a affaire ici à un véritable enthousiasme, au sens religieux du terme.

Mais on a aussi pu observer, surtout au lendemain de la mort de George Floyd, toute une série de rites : des demandes de pardon, des agenouilllements pour s'excuser de cette mort (même si on vit à l'autre bout du monde et qu'on n'est en rien responsable de la mort de George

7. https://www.bfmtv.com/replay-emissions/le-live-toussaint/la-cuisine-francaise-est-elle-raciste-28-06_VN-202106280176.html

8. Le colloque international « Après la déconstruction : reconstruire les sciences et la culture » a eu lieu les 7 et 8 janvier 2022 à l'Université de la Sorbonne Paris 1. Pour le programme et les détails du colloque, voir : <https://decolonialisme.fr/annonce-du-colloque-apres-la-deconstruction-reconstruire-les-sciences-et-la-culture-colloque-organise-en-sorbonne-amphi-liard-le-7-8-janvier-2022-par-le-college-de-philosophie>.

Sur ses répercussions, cf. l'article d'André Perrin sur le blog Mezetulle : <https://www.mezetulle.fr/le-maccarthyisme-est-il-la-chose-du-monde-la-mieux-partagee>.

Floyd), le lavement des pieds des Noirs par des Blancs, des policiers notamment. Des fresques à la gloire de George Floyd retracent les étapes de sa passion. Il existe aussi toute une série de textes sacrés wokes, comme ceux de Judith Butler sur le genre ou les livres d'Ibram X. Kendi ou Robin DiAngelo sur la race. Je reconnaiss bien sûr qu'il s'agit ici de religion au pire sens du terme : sectarisme, refus du débat avec ceux qui ne sont pas d'accord et qui incarnent le mal, etc. Un épisode, tiré une fois encore de la vidéo d'Evergreen, illustre cette attitude. Le seul professeur qui résiste à la prise de pouvoir par les wokes, le biologiste Bret Weinstein, explique aux étudiants pourquoi il ne veut pas se plier aux nouvelles règles. Au bout d'un moment, l'un des militants lui assène : « arrête de raisonner ! La logique, c'est raciste ! ». L'idée que la logique est raciste est une proposition quand même étonnante. Dès lors, toute l'université, toute l'argumentation doit s'effacer. Le sectarisme est extrême. Il faut ajouter à cela la culture de l'annulation, la fameuse « *cancel culture* », c'est-à-dire la volonté d'éradiquer de notre histoire et de notre culture tout ce qui semble offensant aux wokes. Il faut reconstruire l'histoire à partir de zéro. C'est un iconoclasme radical. Il ne faudrait plus étudier Voltaire, car il serait antisémite. C'est indéniable mais Voltaire ne se réduit pas à cela. De même, Victor Hugo serait raciste. Platon est stigmatisé comme étant un philosophe « blanc ». Ne parlons pas d'Aristote qui justifie l'esclavage et pense que, dans la procréation, « la première déviation est d'abord la production d'une femelle au lieu de celle d'un mâle ». Un autre aspect me semble assez important à relever : le

prosélytisme de ces militants, notamment en direction des jeunes et des adolescents, en particulier dans l'enseignement primaire et secondaire. Toute une série d'associations y font la promotion du changement de genre mais aussi de visions communautaristes et victimaires. Le syndicat Sud Éducation, par exemple, propose que les enfants puissent changer de genre à l'école et demande que les parents n'en soient pas prévenus⁹. Il est évident que ce prosélytisme s'explique par le fait qu'il n'est pas aussi évident de convertir des adultes compétents. Ces jeunes convertis, sortis des universités, sont maintenant professeurs dans le primaire et le secondaire, où la génération des boomers est en train de laisser la place.

Il faut, en outre, rappeler qu'il s'agit là d'une religion post-protestante. Ce terme de « réveil » renvoie aux grands réveils protestants des XVIII^e et XIX^e siècles. L'historien américain du protestantisme Joseph Bottum a d'ailleurs souligné que cette montée du wokisme est corrélative de la baisse du protestantisme *mainline*, c'est-à-dire du protestantisme américain majoritaire, plutôt modéré¹⁰. 50 % des Américains se déclaraient protestants dans ce sens en 1965 ; ils ne sont plus que 10 % aujourd'hui. Les élites américaines WASP (*White Anglo-Saxon Protestants*) qui étaient protestantes *mainline* sont maintenant wokes. Ce

9. Pour la position du syndicat sur cette question : <https://www.sudeducation.org/transition-deleve-accompagner-soutenir-protéger>.

10. J. Bottum, *An anxious age. The Post-Protestant Ethic and the Spirit of America*, Image/Random House, 2014. Voir aussi, par exemple, https://www.lepoint.fr/debats/le-peche-originel-sans-redemption-s-appelle-le-privilege-blanc-08-11-2021-2451109_2.php.

que montrent Bottum et d'autres historiens du protestantisme américain, c'est qu'effectivement, depuis le début du XX^e siècle, aux États-Unis, la question du péché n'est plus individuelle mais est devenue une question sociale. Le mal réside dans la société et on peut y remédier au niveau social. Cette évolution renvoie notamment au courant du social gospel, défendu par Walter Rauschenbusch au début du XX^e siècle. Le wokisme est une religion post-protestante mais c'est aussi une religion puritaire, où il s'agit de séparer les purs et les impurs, les bons et les méchants, en fonction de leurs comportements. L'essentiel est que l'on fasse la confession de ses priviléges. Cette volonté de traquer le mal et de le marquer de manière indélébile fait écho à *La Lettre écarlate* de Hawthorne, où celui-ci évoque la marque indélébile qui stigmatise la femme adultère. Aujourd'hui, si je suis estampillé comme raciste, transphobe, etc., cela ne disparaîtra pas de sitôt, d'autant plus qu'il existe désormais la mémoire infinie des réseaux sociaux. Il n'est dès lors pas étonnant que beaucoup de jeunes collègues m'écrivent en me disant : « je suis d'accord avec toi, mais tu comprends bien que je ne peux pas le dire, parce que je ne suis pas titularisé, parce que j'ai besoin de crédits de recherche, parce que je veux que mes doctorants trouvent un emploi, etc. ». Cette mort sociale qui nous est promise est quelque chose dont on ne se défit pas plus que de la marque A de *La Lettre écarlate*.

C'est, par ailleurs, aussi une religion extrêmement pessimiste. Elle rappelle les sermons terrifiants de Jonathan Edwards lors du premier grand réveil, autour de l'idée

de la double prédestination. Il y a une promesse pour ceux qui sont sauvés, mais surtout une promesse pour ceux qui sont damnés. L'enfer est à la porte, et il faut se repentir dans des séances collectives très spectaculaires et remplies d'émotion, comme le sont les réunions des militants wokes. Il faut ajouter qu'il s'agit avant tout d'une religion des élites blanches, issues des grandes universités américaines de l'Ivy League. Selon un jeune chercheur, Rob Henderson, ces croyances peuvent être qualifiées de « croyances de luxe » : avoir des idées extrêmement paradoxales, c'est la preuve que l'on vit dans un monde qui est vraiment à part¹¹. Cet enfant de l'Assistance Publique, qui a fait ses études en travaillant dans l'armée, est étonné des opinions des jeunes privilégiés qu'il côtoie à Yale. Une de ses camarades étudiantes lui explique ainsi que « le mariage monogame est complètement dépassé ». Mais, en échangeant un peu plus avec elle, il se rend compte qu'elle-même n'envisage rien d'autre qu'un mariage traditionnel, comme celui de ses parents. Un autre exemple de « croyance de luxe », c'est ce slogan proposant, au lendemain de la mort de George Floyd, de cesser de financer la police (« *Defund the police* »). Pour pouvoir dire une telle chose, il faut vivre dans une communauté fermée, ne jamais prendre les transports en commun, et avoir un service de sécurité privée ! En effet, lorsqu'on a cherché à appliquer cette mesure, par exemple à Portland à la suite de *Black Lives Matter*, les homicides ont augmenté de 83 % en un an et ont touché

11. <https://nypost.com/2019/08/17/luxury-beliefs-are-the-latest-status-symbol-for-rich-americans>.

en priorité les milieux défavorisés¹². Ces croyances de luxe sont, en un sens, un signe de distinction extrême.

Un point important établit une vraie différence entre religion woke et christianisme : le wokisme est une religion sans pardon. C'est ce que note Joshua Mitchell, le grand spécialiste de Tocqueville, qui souligne qu'il existe dans la religion woke un équivalent du péché originel : le privilège blanc. Mais ce privilège blanc, à la différence du péché originel, il n'est pas possible de l'effacer par un quelconque baptême. La seule chose que l'on puisse faire, comme le disent les wokes, c'est de reconnaître ses priviléges (*« check your privilege »*) et tenter de s'en excuser. Mais l'on reste toujours blanc. On en parlera peut-être tout à l'heure. Il existe un autre péché qu'il faut aussi confesser : c'est la « masculinité toxique ». Mais sans pour autant changer de genre, on peut toujours essayer de s'en défaire, notamment en se « déconstruisant ». Une femme politique française se flatte de ce que son homme soit déconstruit ! Mais il y a cependant moins de perspectives de salut que dans la religion chrétienne.

Une autre différence avec les religions traditionnelles est que cette religion n'a pas vraiment d'eschatologie. Elle ne dispose pas d'une doctrine des fins dernières de l'homme et du monde. Elle n'annonce pas, à la différence des religions séculières du XX^e siècle, comme le marxisme, un avenir radieux. Tous les auteurs wokes ont une vision ex-

12. <https://www.opb.org/article/2022/01/15/2021-was-a-record-year-for-homicides-in-portland/>.

trêmement pessimiste de l'avenir humain, en particulier les théoriciens critiques de la race, comme Ibram X. Kendi (qui lui-même souffre d'un cancer), qui estime que « le racisme est un cancer dont on ne guérira jamais ». Il en est de même du véritable fondateur de la théorie critique de la race, Derrick Bell, qui explique, dans une nouvelle de science-fiction, que si des extraterrestres atterrissaient aux États-Unis et proposaient d'échanger tous les Noirs américains contre des technologies dépoluantes, l'immense majorité des Américains voterait pour se débarrasser des Noirs, lesquels repartiraient dans des soucoupes volantes comme ils sont arrivés dans les bateaux des négriers. Les seuls qui ne voterait pas pour cet échange seraient les Juifs, parce que, s'il n'y avait plus les Noirs, ils seraient les prochaines victimes, des « racisés » de remplacement. De telles vues indiquent bien que, selon eux, le racisme persistera toujours. La seule perspective, dans certains courants wokes, n'est guère plus optimiste : l'écologisme apocalyptique et catastrophiste annonce une disparition prochaine de la planète. Ce sont les hommes blancs qui ont saccagé la planète et Sandrine Rousseau parle non pas d'anthropocène, mais d'androcène : ceux qui ont saccagé la planète, ce sont les hommes blancs occidentaux.

Lorsque je parle de tous ces phénomènes, on me demande parfois s'il ne s'agirait pas d'une secte plutôt que d'une religion. C'est une secte, en effet, au sens le plus négatif du terme, mais c'est aussi une religion, parce que c'est une secte qui a largement réussi. Cette religion a conquis aujourd'hui une bonne partie du monde uni-

versitaire occidental, des médias, de la culture, des entreprises, etc. Dans mon ouvrage, je cite le livre de Festinger, *L'échec d'une prophétie*¹³, un classique de la psychologie sociale. C'est une étude qui a été menée en 1954-1955 par trois sociologues et leurs élèves : une mère au foyer, Marion Keech, annonce que le monde va disparaître le 25 décembre qui suit, sous l'effet d'un déluge. Elle prêche cette vérité et réunit des disciples pour tenter d'éviter ce déluge. Festinger, avec quelques étudiants, a eu l'idée de rejoindre cette secte pour voir ce qui allait se passer au lendemain du 25 décembre. Sans surprise, le 25 décembre, aucune soucoupe n'atterrit et le monde n'est pas enseveli sous un déluge. Il y a alors un moment de trouble, ce que l'on appelle depuis une « dissonance cognitive ». Mais Marion Keech se sort de cette dissonance en expliquant que c'est justement parce qu'ils ont prié que le monde n'a pas disparu. C'est la preuve que leur religion est dans le vrai. La conclusion de Festinger vaut pour les wokes : « L'homme de foi, dit-il, est inébranlable. Dites-lui votre désaccord, il vous tourne le dos. Montrez-lui des faits et des chiffres, il vous interroge sur leur provenance. Faites appel à la logique, il ne voit pas en quoi cela le concerne ». La logique n'est pas son problème. Ce constat est une très mauvaise nouvelle : l'argumentation ne fonctionnera pas avec les wokes.

Je terminerai par un point qui est rarement noté : cette religion est la première qui soit née dans les universités.

13. L. Festinger, H. Riecken & S. Schachter, *L'échec d'une prophétie*, PUF, 1993.

Bien sûr, les universités médiévales ont enseigné le christianisme, mais celui-ci était né en dehors d'elles. Les universités du XIX^e siècle, fondées sur le modèle des universités de recherche allemandes, étaient les lieux de la science et de critique scientifique. Les religions y étaient étudiées et critiquées historiquement plus qu'elles n'y étaient embrassées. On se retrouve aujourd'hui dans une situation étonnante où l'institution des Lumières, le conservatoire de l'argumentation scientifique, devient le lieu le plus woke, donc le plus religieux au monde. Je rappelle l'article L. 141-6 du Code de l'éducation qui définit ce que doit être l'enseignement supérieur : « le service public de l'enseignement supérieur est laïc et indépendant de toute emprise politique, économique, religieuse ou idéologique, il tend à l'objectivité du savoir, il respecte la diversité des opinions ». Ces principes sont désormais bafoués. Il n'y a plus de recherche de la connaissance objective et il est très difficile de faire respecter la diversité d'opinions dans les universités. Cela est d'autant plus grave que nous vivons dans une économie de la connaissance. Cette religion universitaire woke est donc aussi la religion des GAFAM, des grandes entreprises internationales, des médias et de la culture.

Par ailleurs, si je parle de religion à propos des wokes, c'est aussi parce qu'il ne me semble pas que tout cela ait quelque chose à voir avec la *French Theory*. Affirmer que les philosophes français des années 70 sont à l'origine de la *French Theory* est évidemment un orgueil mal placé. Ce sont plutôt les différences qui sont frappantes. D'abord, de style : Derrida, Foucault, Lacan et les autres

sont des auteurs ironiques, toujours en mouvement. Avec les wokes nous avons affaire à des militants sans aucun humour. Deuxième différence : les auteurs de la *French Theory* ne sont pas vraiment des auteurs engagés. Ils proclament, au contraire, la fin des grands récits, la fin de la politique. Et, surtout, les wokes sont des penseurs identitaires de la race, du genre, etc, alors que les penseurs de la *French Theory* sont des critiques de l'identité, de la notion de sujet. Les théoriciens du genre et de la race les plus subtils sont d'ailleurs très conscients qu'il ne faut rien reprendre de ces « mâles blancs morts », en particulier parce qu'ils critiquent la notion d'identité. Comme dit bell hooks, « Nous ne devons pas nous référer à eux. La critique de l'identité, c'est un luxe de riches qui sont déjà pourvus d'une identité. C'est facile d'abandonner une identité, quand on en a une. Pour nous, effectivement, il ne s'agit pas de critiquer l'identité ».

II. LES QUATRE « THÉORIES » DU WOKISME

Passons maintenant au deuxième point : le contenu de cette religion. On peut y distinguer deux théories anthropologiques (la théorie du genre et la théorie critique de la race), une théorie politique (l'intersectionnalité) et une philosophie de la connaissance (l'épistémologie du point de vue).

J'insisterai en particulier sur la théorie du genre, dans la mesure où il me semble que c'est la thèse qui est au cœur de la religion woke. Pour résumer la théorie du genre, je me référerai à ce qu'en dit un livre de coloriage de *Black Lives Matter*, destiné aux enfants du primaire et très répandu dans les classes américaines : « Tout le monde a le droit de choisir son propre genre en écoutant son cœur et son esprit. Chacun.e a le droit de choisir s'il/elle est une fille ou un garçon, ou les deux, ou aucun des deux, ou autre chose, et personne d'autre n'a le droit de choisir pour elle ou lui ». Voilà ce que l'on enseigne aux enfants dans les écoles primaires. Cela suppose que le corps n'existe pas ; seule compte la conscience que l'on a d'être homme, femme ou n'importe quoi d'autre. Et on pourrait donc être, d'une certaine manière, tombé dans le mauvais corps. C'est ce qu'implique cette expression qui veut qu'on soit assigné « mâle » ou « femelle » à la naissance : AMAB (*Assigned Male At Birth*) ou AFAB (*Assigned Female At Birth*), comme si effectivement, cette identité était imposée de l'extérieur, sans tenir compte de ce que souhaiterait l'enfant. Cette théorie du genre a une longue histoire qui commence dans les années

1950 avec John Money, donc bien avant les penseurs de la déconstruction. Elle sert de modèle à toutes les théories wokes ultérieures. Elle en constitue la promesse la plus séduisante et la plus miraculeuse parce qu'elle porte l'émancipation à son extrême : « nous sommes libérés de toute détermination ; il restait à nous libérer de ce corps qui nous pèse et auquel nous n'arrivons pas à donner sens. Désormais nos corps ne comptent plus, ce sont nos consciences qui comptent ». Il s'agit ici d'un projet d'émancipation porté jusqu'au bout, d'un progressisme devenu fou : si on ne peut pas encore supprimer la mort, on peut au moins maintenant changer de corps. Il existe sur ce point des rapprochements évidents entre transhumanisme et transgenrisme. La très influente Martine Rothblatt, un homme devenu femme, patronne d'une société pharmaceutique américaine, est aussi l'une des grandes promotrices du transhumanisme : selon elle le transgenrisme est « une étape vers le transhumanisme ».

Il s'agit donc d'un combat pour la liberté et ce qu'ils appellent l'auto-détermination. D'où l'enthousiasme des transactivistes. Cette thèse sur le genre est la plus originale : en effet la théorie critique de la race n'est qu'une reprise plus ou moins élaborée de la guerre des races, et l'intersectionnalité rappelle à certains égards la « convergence des luttes ». Il y a dans la théorie du genre une dimension véritablement religieuse, qui fait penser à l'hérésie chrétienne de la gnose au II^e siècle, selon laquelle le corps est le mal dont il faut se libérer. Elle porte l'idée que nos consciences doivent pouvoir fabriquer le monde. L'enthousiasme quasi-religieux de certains trans est

évident. Beatriz Preciado, devenue Paul B. Preciado, explique qu'elle a choisi dans une nuit de rêve son nouveau prénom Paul, qui rappelle évidemment le promoteur d'une autre religion. Preciado propose aussi que Notre-Dame de Paris soit désormais consacrée au culte trans : « Je propose que l'État français retire à l'Église la garde de Notre-Dame de Paris et transforme cet espace en un centre d'accueil et de recherche féministe, queer, trans et antiraciste et de lutte contre les violences sexuelles »¹⁴. Je ne vais pas insister sur ce point dont Claude Habib vous parlera bientôt. Un véritable engouement pour les changements de genre touche actuellement les adolescentes, alors que la dysphorie de genre traditionnelle, rarissime, touchait plutôt des petits garçons de quatre ou cinq ans, et que cela passait ensuite. Cet engouement n'est guère surprenant puisqu'on apprend désormais aux enfants et aux adolescents à « déconstruire le genre », c'est-à-dire à douter de leur sexe. En Écosse, par exemple, on enseigne aux enfants à l'école primaire que « *your gender is what you decide* » (« ton genre, c'est toi qui en décides »). On imagine sans mal la perplexité de ces jeunes enfants. Il faut se rappeler à ce sujet ce que le grand philosophe de la médecine et de la psychiatrie, Ian Hacking, avait montré : les catégories des sciences humaines sont des catégories « interactives ». Elles « fabriquent des gens » (« *make up people* ») et ces gens s'identifient à travers elles. Lorsque vous parlez d'une catégorie nouvelle comme « la dysphorie de genre », il y a des gens qui vont

14. P. B. Preciado, « Notre-Dame... des survivants et survivantes de la pédocriminalité », *Mediapart*, 12 octobre 2021.

s'en emparer et vont s'identifier à travers cette nouvelle catégorie nosologique. Il faut donc manier de telles catégories avec précaution.

Cette question des transgenres a des conséquences très évidentes : elle conduit à la volonté d'effacer les femmes. La notion de femme est quelque chose qui choque les hommes trans qui se déclarent femmes et on ne va donc plus parler de femmes, mais de « personnes qui menstruent » ; plus de femmes enceintes, mais de « personnes enceintes » ; plus de lait maternel, mais de « lait parental ». Ceux qui protestent contre ces positions sont très vivement attaqués sur les réseaux sociaux. J.K. Rowling est ainsi persécutée pour avoir simplement rappelé que, plutôt que de parler de personnes qui ont leurs règles, il vaudrait mieux parler de femmes ! On en arrive même au point où une juge nouvellement nommée à la Cour Suprême américaine, à qui on demande ce que c'est qu'une femme, répond : « Je ne peux pas vous répondre, je ne suis pas biologiste »¹⁵. C'est d'autant plus frappant qu'elle s'était vantée d'être la première femme noire à la Cour Suprême. Cela conduit aussi à remettre en cause le sport féminin ou le caractère féminin de certaines prisons. À l'évidence, critiquer ce transactivisme n'a rien à voir avec le fait de vouloir maintenir ou défendre les discriminations sexuelles. Ce sont les trans, au contraire, qui sont très hostiles aux féministes et aux lesbiennes, qu'ils qualifient de *TERF*, de féministes excluant les trans.

15. <https://www.nytimes.com/2022/03/23/us/politics/ketanji-brown-jackson-woman-definition.html>.

À travers cette question du genre se mène une véritable guerre contre la réalité, dans laquelle il faut cesser de croire au témoignage de nos sens. Si on voit quelqu'un qui est un homme, et qu'il vous dit qu'il est une femme, il faut s'adresser à lui comme s'il était une femme. Vous avez peut-être déjà vu cette fameuse vidéo d'*Arrêt sur images* où, tandis que Daniel Schneidermann se désolait qu'il n'y eût pas de femmes parmi ses invités, un homme d'apparence très virile lui a rétorqué : « Je ne suis pas un homme, Monsieur, je ne sais pas ce qui vous permet de dire que je suis un homme »¹⁶. On ne peut plus faire confiance à ses sens et le langage lui-même perd toute signification. Si, comme le dit désormais le Planning familial, un homme peut être enceint et une femme avoir un pénis, on ne saura plus ce que c'est qu'une femme. Comme le note Helen Joyce, le langage perd ainsi sa signification¹⁷. S'il s'agissait simplement de s'adresser à des adultes consentants et qu'on écoutait, de manière bienveillante, ce nouveau point de vue que quelqu'un a sur lui-même, pourquoi pas? Mais appliquer cela à des enfants me semble être quelque chose de très destructeur. Aujourd'hui, il est extrêmement difficile de tenir un discours dissonant sur ce point. Une philosophe analytique et militante lesbienne, Kathleen Stock, a dû renoncer à son travail parce qu'elle avait déclaré que le genre est une fiction et que, comme toutes les fictions, il peut avoir des

16. <https://www.arretsurimages.net/emissions/arret-sur-images/marche-des-fiertes-les-couleurs-arc-en-ciel-je-men-fous>

17. H. Joyce, *Trans. When Ideology Meets Reality*, Londres, Oneworld, 2021.

effets positifs, mais qu'on risque aussi de se perdre dans cette immersion dans la fiction¹⁸.

Cette guerre à la réalité me semble très préoccupante parce qu'elle rejoint les idéologies des GAFAM à propos du monde virtuel. Dans le métavers, en effet, on peut changer de genre par un simple clic et, de ce point de vue, la séduction de ces théories du genre va de pair avec le développement d'une vie menée totalement dans le monde virtuel des ordinateurs et des réseaux sociaux, et bientôt dans le métavers. Christopher Lasch avait eu des phrases prémonitoires à ce sujet dans son ultime livre, *La Révolte des élites*¹⁹, paru de manière posthume en 1995, où il remarquait que ces élites, qui ne travaillent que sur des calculs et des opérations mentales, ont perdu le contact avec le réel, vivent dans un monde d'abstractions et d'images, et méprisent les travailleurs manuels qui sont encore en contact avec le réel. Pourtant, plus récemment, le Covid a bien fait voir qu'il y avait des travailleurs qui existaient dans le monde réel, et qu'ils livraient de quoi vivre aux gens qui restaient derrière leur ordinateur. Les travailleurs du monde réel savent, eux, que le monde existe encore. Ce qui fait la gravité de ces utopies transgenres, c'est qu'il ne s'agit pas simplement d'un délire d'universitaires, mais que cela colle tout à fait avec l'idéologie des GAFAM.

18. K. Stock, *Material Girls. Why Reality Matters for Feminism*, Fleet, 2021.

19. Ch. Lasch, *La révolte des élites et la trahison de la démocratie*, Champs Flammarion, Paris, 1996.

Le deuxième élément de la religion woke est une autre théorie, la « théorie critique de la race ». Je serai plus bref sur ce point. Il s'agit d'une théorie directement opposée à l'antiracisme universaliste. C'est une théorie soi-disant antiraciste, mais qui est obsédée par la race. Le fait de ne pas prêter attention à la couleur de peau et de dire, par exemple, qu'on est indifférent au fait que telle personne soit noire, jaune, blanche, ou verte, devient le pire des racismes. Si vous ne comprenez pas qu'il faut toujours tenir compte de la couleur, c'est que vous êtes un Blanc raciste. Parler d'un humain universel est typiquement une idée de Blanc. Il n'y a que les Blancs qui peuvent croire que la question de la race n'est pas omniprésente. Selon ce point de vue, pour être antiraciste, il faut toujours tenir compte de la race : il faut une discrimination positive pour lutter contre les discriminations. Une telle approche s'oppose directement à l'idée de responsabilité individuelle : le racisme serait « systémique », « institutionnel », « d'État » ou « d'atmosphère ». C'est ce que l'on apprend dans les écoles américaines où l'on enseigne aux enfants blancs qu'ils sont déjà racistes, dès deux ou trois ans, et aux enfants noirs qu'ils seront éternellement victimes. Quand notre ministre actuel de l'Éducation regrette qu'on ne parle pas assez de race en France à cause de l'extrême droite, je lui répondrais plutôt que, si on ne parle pas de race en France, c'est parce qu'on est universaliste et républicain. Il faut noter que les personnes les plus critiques de cette théorie critique de la race sont des intellectuels noirs universalistes comme John McWhorter, Glenn Loury ou Thomas Chatterton Williams, qui ne supportent pas que l'on considère leurs enfants

comme des victimes éternelles et qui refusent que l'on donne une éducation particulière aux enfants noirs. Ils citent à ce sujet le cas d'un programme de « mathématiques équitables », financé par la Fondation Gates, où l'on explique que mettre l'accent sur la bonne réponse ou demander aux étudiants de montrer leur travail relève de la suprématie blanche. Il faudrait enseigner aux enfants le rôle des mathématiques dans les discriminations raciales ou l'esclavage. Ce qui suppose que les mathématiques ne sont pas une science, qui mérite d'être enseignée à tous de la même manière²⁰. La plupart des universitaires noirs ne veulent pas qu'on enseigne ce genre de choses. Le linguiste John McWhorter a d'ailleurs écrit un livre passionnant sur ces questions : *Le racisme woke : comment une nouvelle religion a trahi l'Amérique noire*²¹.

La troisième théorie qui est au cœur du wokisme est la « théorie de l'intersectionnalité », qui est une thèse plus directement politique permettant de potentialiser la théorie du genre et la théorie critique de la race. Il s'agit de montrer que l'on peut être victime de plusieurs points de vue à la fois. L'image qui est à l'origine de cette notion, inventée par la juriste Kimberlé Crenshaw, vient d'une série de procès déclenchés par des femmes noires qui s'estimaient discriminées par des grandes entreprises, à la fois comme femmes et comme Noires, et qui n'arrivaient pas à se faire entendre parce qu'un tel cas de figure n'était pas prévu : elles pouvaient porter plainte

20. Pour se faire une idée plus précise de ce programme, voir <https://equitablemath.org>.

21. *Woke Racism: How a New Religion Has Betrayed Black America*, Penguin, 2021

pour des discriminations liées soit au genre, soit à la race mais pas pour les deux à la fois. Crenshaw établissait une comparaison avec une intersection routière : « les femmes noires peuvent être victimes de discriminations de plusieurs façons. Lorsque deux routes à double sens se croisent, la circulation se fait dans quatre directions différentes. La discrimination, comme la circulation, peut se faire dans un sens ou un autre. Si un accident se produit à une intersection, il peut être causé par des voitures venant de plusieurs directions et parfois, même, de toutes les directions à la fois ». Cette notion porte en elle l'idée d'une convergence des luttes et d'une potentia-lisation des différentes victimisations. On peut être vic-time de racisme et de discrimination liée au genre mais aussi de grossophobie, de transphobie, de validisme, etc. Il y a, ce faisant, une véritable course à la victimisation qui prospère sur un fond général de fragilité des jeunes wokes. La nouvelle approche universitaire en termes de bienveillance (*care*) entretient cela en soutenant que la fragilité est une vertu. Cette théorie joue évidemment aussi sur le sentiment de culpabilité des hommes blancs occidentaux cisgenres. Mais c'est surtout un moyen de faire converger des luttes entre plusieurs identités fixes et définies : il s'agit de superposer les luttes de groupes vic-timaires différents plutôt que de s'intéresser à la situation de personnes particulières.

Pour compléter cette brève présentation de la religion woke, il convient d'ajouter une quatrième thèse, philo-sophique celle-là, qui porte sur la théorie de la connais-sance : on parlera ici d'« épistémologie du point de vue »

ou d'« épistémologie située ». La voie a été ouverte ici par ceux qui ont critiqué la biologie au nom de la théorie du genre. On a pu soutenir que « la biologie traditionnelle nous biaise : patriarcale, elle s'est vautrée dans l'androcentrisme et l'hétérosexisme ». L'immunologie, qui distingue le soi et le non-soi, serait, quant à elle, une doctrine raciste et coloniale. Il faudrait ainsi « constituer une anti-biologie, gynocentrique, matriarcale ou homosexiste »²². Pour les plus âgés d'entre nous, tout cela rappelle, chez Lyssenko, l'opposition stalinienne de la « science bourgeoise » et de la « science prolétarienne ». Cela ouvre une voie à la critique de toutes les sciences, y compris les plus pures : ainsi, les mathématiques seraient racistes et virilistes. Il faut mentionner, sur ce point, le témoignage de Sergiu Klainerman, un très grand mathématicien américain d'origine roumaine, qui explique qu'au moins, en Roumanie sous la dictature de Ceausescu, on les laissait en paix avec les mathématiques et qu'ils pouvaient travailler tranquillement. Pensons aussi aux médecins français qui perdent leur temps dans des semaines sur le genre ou à qui on reproche de sélectionner les meilleurs candidats pour un poste, plutôt que de tenir compte de la race, du genre, etc. La science occidentale dans son ensemble serait de toute façon raciste et colonialiste : la médecine coloniale doit être condamnée parce qu'elle a participé à la colonisation ou les mathématiques parce qu'elles ont servi à compter les esclaves dans les bateaux de négrriers.

22. Les deux citations illustrent la perspective féministe selon Thierry Hoquet dans *Des sexes innombrables. Le genre à l'épreuve de la biologie*, Seuil, 2016, p. 62-63.

Il faudrait donc en finir avec la science et, plus largement, constituer de nouvelles épistémologies, de nouvelles philosophies de la connaissance. C'est un thème qui occupe les philosophes wokes actuellement. Contre la recherche d'une vérité objective, il n'y aurait que des « épistémologies du point de vue » : féministes, décoloniales, intersectionnelles, subalternes, etc. Je citerai, à ce sujet, deux chercheuses représentatives de ce courant : « l'idée chère à l'épistémologie objectiviste qu'il est possible d'être nulle part et partout, en surplomb du monde, pour l'observer, est donc fausse. Cela masque une position spécifique, une vision particulière – celle des dominants – rendue possible par des institutions sociales qui la soutiennent en organisant son apparente neutralité »²³. Certes, la sociologie de la connaissance sait depuis longtemps qu'il existe des biais en sciences, mais l'objectif de l'épistémologie était précisément de lutter contre ces biais. Pour les wokes, au contraire, toute science est située et c'est là, en quelque sorte, une nécessité qu'il ne faut pas essayer de combattre. Il faut au contraire revendiquer ce principe et opposer les sciences faites du point de vue des « dominés » à celles faites du point de vue des « dominants ». Cela va de pair avec l'idée qu'il faut se débarrasser de la science traditionnelle. Dans mon livre, je détaille longuement l'exemple de ce qui se passe en Nouvelle-Zélande où, désormais, les mythes maoris (qui sont des mythes tout à fait respectables et très beaux) sont enseignés sur le même plan que la science « occidentale »²⁴. Les quelques rares

23. E. Lépinard, M. Lieber, *Les théories en études de genre*, La Découverte, 2020, p. 32.

24. <https://www.lexpress.fr/sciences-sante/sciences/ceux-qui-veulent-decoloniser-une-science-jugee-trop-occidentale-LY4DBYYZJZDCPEZ4MN2SDKRC5E/>

scientifiques qui ont osé protester ont été complètement mis à l'écart²⁵. Il ne s'agit bien sûr pas de refuser d'enseigner les mythes maoris, mais ils ne peuvent être enseignés comme étant de la science. Les plus grands biologistes anglo-saxons ont réagi en déclarant : « nous ne nous sommes pas battus contre le créationnisme chrétien pour accepter le créationnisme maori ».

Je voudrais conclure en soulignant ce qui me paraît être le plus frappant. Le wokisme, contrairement à ce que l'on soutient quelquefois, n'est pas du tout une théorie de gauche ou progressiste. C'est, au contraire, une théorie qui s'en prend directement à l'héritage des Lumières. La théorie critique de la race attaque frontalement l'idée même d'universalisme. L'idée d'un universel humain est, selon eux, une idée de Blanc. On ne peut jamais échapper à sa communauté d'origine. Robin DiAngelo, par exemple, critique l'universalisme qui serait, selon elle, un ennemi à combattre. Cette idée selon laquelle l'homme n'existe pas fait penser à la formule de De Maistre : « j'ai vu dans ma vie des Français, des Italiens, des Russes, mais quant à l'homme, je déclare ne l'avoir jamais rencontré de ma vie ».

Le wokisme conteste aussi l'existence d'individus autonomes et le principe selon lequel on peut choisir ses appartenances et se forger une identité propre. Il dénonce

25. <https://www.nzherald.co.nz/kahu/scientists-rubbish-auckland-university-professors-letter-claiming-maori-knowledge-is-not-science/GN55DAZCM47TOZUTPYP2Q3CSLM/>

l'individualisme, qui stipule que chacun d'entre nous est unique et se distingue des autres, même à l'intérieur de nos groupes sociaux. Comme le résume très bien l'écrivain américain Bret Easton Ellis, le but des wokes est, en vérité, de « se débarrasser de l'individu » et de revenir à une pensée tribale. On a d'ailleurs pu voir leurs réactions au livre de Philip Roth, *La tâche*, qui illustre l'idée qu'on peut se choisir son individualité et qu'on n'est pas obligé de rester enfermé dans sa communauté d'origine. Pour les wokes, ce livre n'est pas un grand classique de la littérature, il est simplement un livre militant et une offensive réactionnaire contre la théorie critique de la race. Selon les wokes, il n'existe pas d'individus, de « moi », il n'y a que des collectivités, du « nous ». Cela me fait penser, cette fois, à un autre philosophe contre-révolutionnaire, de Bonald, qui célébrait la « philosophie du nous » contre la « philosophie du moi ».

Les wokes sont, enfin, des critiques de la raison et du rationalisme, au nom du sentiment et de l'expérience vécue. Ils refusent tout échange argumenté. Seul le sentiment et l'expérience comptent : seules les femmes, les Noirs, les trans savent ce que sont les femmes, les Noirs, les trans. Si quelqu'un d'autre veut s'en occuper, c'est de l'« appropriation culturelle ». Cela veut dire qu'il y a un refus radical de se placer du point de vue d'autrui et d'essayer de comprendre ses raisons. Sandrine Rousseau a ainsi pu affirmer que le grand coupable, responsable de l'androcène, c'est le rationalisme de Descartes ou la pensée de Buffon et de Linné, qui ont commis le crime de vouloir classer la nature. Deux des fondateurs de la

théorie critique de la race, les juristes Richard Delgado et Jean Stefancic, ne font pas eux non plus le détail et se prononcent « contre l'universalisme, contre l'individualisme, contre le progrès, contre les fondements de l'ordre libéral, contre le rationalisme des Lumières, contre les principes neutres du droit constitutionnel ». Il s'agit donc de mener une véritable offensive contre les Lumières. Ce qui est assez étonnant, c'est de constater que les héritiers des Lumières ne sont pas les premiers à réagir face à ce phénomène. Est-ce que c'est parce que certains voient dans la théorie du genre, le comble de l'émancipation, qui est valorisée par les doctrines progressistes ? C'est une question qui mériterait d'être mieux étudiée.

On pourrait se demander ce qu'il convient de faire face à ce phénomène. D'abord, il faut toujours résister, même si ce n'est pas si facile. Il faut aussi faire confiance à la « décence ordinaire » des travailleurs du monde réel. Je pense en particulier à certaines vidéos où l'on voit des parents latinos ou noirs, dans des conseils d'école américains, qui disent : « n'enseignez pas à mes enfants qu'ils sont des victimes du racisme : j'ai réussi ma vie, je ne suis en aucun cas une victime ! ». Leur identité n'est pas seulement définie par le fait d'avoir pu être quelquefois victimes du racisme. On peut aussi envisager des réponses politiques à ces questions. C'est le débat qui est en cours aux États-Unis. DeSantis a été réélu gouverneur de Floride avec des résultats électoraux en forte hausse, notamment parce qu'il a pris position contre l'enseignement de la théorie critique de la race et de la théorie du genre dans les écoles. Désormais, dans la perspective de

la présidentielle américaine, il propose de supprimer les programmes promouvant la diversité, l'équité et l'inclusion. Il semble que cette « guerre culturelle » est en passe d'être également reprise en France. Il est nécessaire de résister car il s'agit d'une attaque directe contre les fondements de la civilisation occidentale : la raison, les Lumières, l'universalisme. Par ailleurs, mais c'est une autre question, cette dérive nous met dans une situation de faiblesse extrême à l'égard de pays comme la Russie, la Chine ou les pays musulmans : le monde extérieur nous regarde avec consternation.

Questions de la salle

Alain Richard²⁶ : *Puisque vous êtes un universitaire bien implanté dans ce monde, est-ce que vous pourriez nous indiquer les métastases, c'est-à-dire les disciplines dans lesquelles se développe cette démarche et l'état actuel du rapport de force et du niveau de résistance des champs disciplinaires et des équipes universitaires, pour qu'on essaie de regarder comment circonscrire le mal?*

Jean-François Braunstein : C'est une question pour laquelle j'ai tendance à avoir une réponse pessimiste. S'agissant, en France, des universités de lettres et sciences humaines, il me semble que la pénétration de ces idées est très importante. Des personnes me demandent parfois où leur enfant pourrait faire des études de philosophie sans rencontrer ce genre de choses. Je n'ai pas de réponse

26. Ancien ministre de la Défense, Vice-président du Sénat, Sénateur du Val-d'Oise.

à leur apporter. Il me semble que le débat et l'offensive, maintenant, se déplacent dans les facultés de sciences et de médecine. Je pense que là, il faudrait essayer de sanctuariser les choses. Quelques scientifiques s'inquiètent de ce qui se passe : un cancérologue de Bordeaux se plaignait ainsi du fait qu'il ne pouvait pas obtenir de crédits s'il ne se pliait pas aux exigences concernant le genre. On l'oblige à perdre son temps dans une semaine d'études sur le genre alors qu'il travaille contre le cancer! Je pense qu'il y aurait peut-être aussi des actions possibles du côté des financements. Beaucoup de ces projets sont financés par l'Europe, la Ville de Paris ou par des fondations franco-américaines. Il y a beaucoup d'argent : si vous voulez faire une thèse sur le genre, par exemple, vous êtes sûr d'avoir des financements pour faire votre thèse. Si vous faites une thèse sur la métaphysique d'Aristote, cela va être beaucoup plus compliqué. Une autre possibilité, évidemment plus radicale, pourrait être de réduire les administrations pléthoriques qui se consacrent aux thèmes de Diversité Équité Inclusion (DEI), de genre, de race, etc. Il me semble qu'il y a des choses à faire de ce côté-là. A minima, il serait important de garantir la liberté académique et que des enseignants puissent afficher leurs désaccords. Pour prendre l'exemple du colloque que nous avons organisé l'an dernier à la Sorbonne, aucune de nos universités (Paris 1 et Paris 4) n'a voulu nous donner de salle. C'est uniquement grâce au reciteur, nommé par Jean-Michel Blanquer, qu'on nous a donné un amphithéâtre à la Sorbonne. Il faudrait que les présidents d'université garantissent les libertés académiques. Le problème, c'est que le mode d'élection

de ces présidents fait qu'ils dépendent beaucoup des militants étudiants et de syndicats, comme Sud Éducation, qui sont une catastrophe. Dans le domaine du droit, ces thèmes commencent aussi à apparaître, autour du genre, avec notamment les « violences sexistes et sexuelles », mais aussi de la promotion des droits de l'animal. Il y aurait aussi des choses à faire dans le secondaire : il n'est pas normal que des associations militantes comme le Planning familial, qui dit désormais que les femmes peuvent avoir un pénis et que les hommes peuvent être enceints, interviennent dans les collèges.

Jean-Pierre Moreau ²⁷ : *Vous esquissez une géographie des lieux où l'on peut faire une sociologie des wokistes. Vous évoquiez tout à l'heure le protestantisme. Et quelles sont les aires culturelles les plus concernées ?*

Jean-François Braunstein : Je dirais qu'en dehors du monde occidental, en y incluant l'Australie, la Nouvelle-Zélande, etc., le wokisme n'existe pas. Il semble même tout à fait stupéfiant pour le monde extérieur, notamment pour la Russie ou la Chine. S'agissant du monde occidental, les pays les plus touchés me semblent être effectivement les pays protestants et anglo-saxons. L'Italie et l'Espagne sont un peu moins touchés, pour l'instant. C'est peut-être dû au poids de certains

27. Centre des professions financières, Académie de comptabilité.

schémas de pensée et d'organisations sociales liées au catholicisme. Beaucoup de gens disent que la France serait moins affectée, notamment grâce au fait que les universitaires y sont titulaires et ne peuvent pas être licenciés aisément. Certes, le statut de fonctionnaire nous préserve. Néanmoins, la menace de mort sociale est une menace extrêmement puissante, en particulier pour les jeunes collègues. On pourrait faire une étude plus affinée des structures sociales qui ont un effet protecteur ou au contraire fragilisant : on voit, par exemple, que les adolescents transgenres actuels sont plutôt des jeunes filles, de familles bourgeoises, plutôt libérales, à première vue sans problèmes, qui vont, en choisissant de devenir trans, se transformer en victimes, populaires sur les réseaux sociaux, qui vont rejoindre une nouvelle famille, la « *glitter family* », leur famille choisie avec des paillettes.

Pierre Joxe²⁸ : *Je voudrais rebondir sur votre intervention en vous soumettant trois faits, en apparence distincts, mais qui me semblent pointer vers les questions que vous soulevez. D'abord, lorsque j'étais ministre de l'Intérieur, j'ai été à plusieurs reprises interpellé sur le véritable scandale qui consistait à exiger des Français et des Françaises d'indiquer leur sexe pour avoir droit à une carte d'identité ou un passeport. L'identité, me disait-on, ne pouvait pas se résumer à la déclaration d'un sexe et, par conséquent, il fallait changer tout cela.*

28. Ancien ministre de l'Intérieur et de la Défense, ancien président de la Cour des comptes.

Je n'ai pas affronté cette difficulté juridique à l'époque, mais elle m'est apparue dans un autre domaine, alors que j'étais adjoint d'un maire d'une ville moyenne. La politique sociale du logement y consistait à trier soigneusement les gens logés dans la ZUP, pour ne jamais faire de logements où il n'y aurait que des Maghrébins, et surtout pas, par exemple, que des Algériens ou que des Tunisiens, mais mélanger les personnes, y compris en tenant compte des diverses origines, pour parsemer la ZUP avec des logements sociaux dont la mairie était maîtresse de l'affectation à telle ou telle famille. Un certain nombre de gens, à l'intérieur de la commune, jugeaient qu'il était inacceptable de trier les gens ainsi en fonction de leurs origines pour les affecter.

Enfin, j'ai reçu récemment le premier courrier administratif qui, peut-être, s'inspire directement de la philosophie que vous décrivez. Certains documents administratifs aujourd'hui en France ne commencent plus, comme autrefois, par « Madame, Monsieur », mais par « Bonjour » ! Quand vous recevez un document administratif qui commence par « Bonjour », vous êtes doublement rassurés : à la fois parce qu'on vous souhaite une bonne journée et parce qu'on ne vous attribue ni un genre, ni un sexe, ni quoi que ce soit. Qu'est-ce que vous pensez de ces trois phénomènes ?

Ancien, avec la carte d'identité ; l'autre, plus récent : comment attribuer les logements sociaux ? Et le troisième, tout à fait récent, c'est-à-dire qu'on ne s'adresse plus à nous comme Monsieur, ni Madame, ni surtout Mademoiselle, mais avec un simple « Bonjour » ?

Jean-François Braunstein : Oui, j'ai reçu ce courrier moi aussi et, effectivement, c'est une tendance lourde. Dans les chemins de fer, dans les avions, dans beaucoup d'endroits, on préfère dire désormais « Chers voyageurs » ou « Bonjour », etc. Le problème, assurément, est que si on voulait vraiment être inclusif, il faudrait rajouter désormais toute une série de catégories : il faudrait rajouter du masculin, du féminin, du neutre, du *gender fluide*, etc. On voit immédiatement les limites des écritures inclusives, qui exigeraient de créer des catégories à l'infini! S'agissant de votre question sur les communautés, je pense pour ma part, en bonne logique républicaine, que la France n'est pas composée de communautés. Que les maires, que les députés essaient de répartir les gens avec beaucoup de tact, c'est une bonne idée. En tant qu'enseignant, je n'ai jamais considéré la couleur de peau de mes élèves : ça ne m'a même pas traversé l'esprit! Je tiens compte des difficultés de mes étudiants et les aide en dehors de toute question de couleur de peau. Pour ce qui concerne l'indication du sexe sur les cartes d'identité, c'est quelque chose qui est très fluctuant. Désormais, il est possible de demander de changer de sexe à l'état civil sans avoir besoin d'un certificat médical, au nom du respect de la sphère privée. La Cour européenne des Droits de l'Homme a accepté ce principe. Mais nous risquons, dès lors, de nous retrouver dans la situation des Allemands et de devoir préciser qu'on ne peut pas changer de sexe à l'état civil plus d'une fois par an. Parce qu'on pourrait imaginer aussi d'en changer tous les trois mois. Il existe aujourd'hui une demande plus radicale : celle d'introduire un sexe neutre. La Cour européenne

des Droits de l'Homme a pris récemment une décision qui ne va pas dans ce sens. Mais si on acceptait un sexe neutre, comment ferait-on pour les questions de parité? Comment ferait-on pour toute une série de problèmes juridiques qui y sont liés? Il me semble que cette idée est assez incohérente : si on veut être « fluide », on arrive très vite à des situations absurdes, où les personnes peuvent changer sans cesse d'identité. Ces idées de genre fluide, on peut se dire que c'est merveilleux, que c'est le comble de la « société liquide », de la société mouvante. Mais en fait, ce n'est pas du tout cela : c'est une société qui s'enferme dans toute une série de communautés nouvelles : « transgenres », « non binaires », « asexuels », etc.

Roger Chudeau²⁹ : *Monsieur le Professeur, je voulais vous remercier pour la clarté biblique de votre exposé. Vous nous invitiez à réagir et nous, au Rassemblement National, nous avons commencé à agir. Mon groupe politique a ainsi créé un groupe spécifique au Parlement de Bruxelles et à l'Assemblée nationale pour lutter contre le wokisme. J'ai moi-même déposé une proposition de loi pour interdire l'écriture inclusive à l'université et dans les actes administratifs et commerciaux et nous allons prochainement interpeller le ministre de l'Éducation nationale pour qu'il supprime la circulaire Blanquer sur le choix du genre pour les collégiens, laquelle est toujours en vigueur. Mais je voudrais vous poser la question suivante :*

29. Député de la 2^{ème} circonscription du Loir-et-Cher.

pourquoi est-ce que les professeurs d'université, dont vous êtes un éminent représentant, ne s'organisent pas en un groupe d'action qui combatttrait, comme vous le faites, mais de manière plus structurée, le wokisme, qui est un danger mortel pour notre civilisation ? Je voudrais aussi vous inviter à prononcer une conférence devant notre groupe à l'Assemblée nationale. J'ai aussi une question qui n'a rien à voir avec ce que je viens de dire : quelle est la position des Églises de France par rapport au wokisme ? Êtes-vous informé de cela ?

Jean-François Braunstein : Il y a un certain nombre d'universitaires qui se sont réunis dans un groupe qui s'appelle l'Observatoire du décolonialisme. Mais il est vrai que nous ne sommes pas extrêmement nombreux, parce qu'il y a la menace de mort sociale et le risque d'être accusé de transphobie, de racisme, etc. Beaucoup de gens n'osent pas parler alors qu'au fond, on ne risque pas grand-chose, à la différence de nos collègues anglo-saxons. C'est ce que relève une de mes collègues, la sociologue de l'art Nathalie Heinich, qui pense qu'on devrait se servir du fait que l'on ne peut pas être renvoyé pour prendre davantage la parole. Il existe donc une organisation, mais nous sommes quand même assez minoritaires. Et pourtant, comme je vous l'ai dit, le wokisme n'est pas une doctrine de gauche, républicaine ou progressiste. Il me semble que c'est tout le contraire et c'est pour cette raison que j'ai cité quelques penseurs contre-révolutionnaires. S'agissant des Églises, je dirais que les réactions à mes propos sont assez positives, puisqu'il y a beaucoup de représentants religieux qui me demandent des conférences.

Je n'ai en revanche pas eu beaucoup de réactions venant de la religion musulmane : je pense cependant qu'ils ont eux-aussi une vision extrêmement négative du wokisme.

Raphaël Hadas-Lebel³⁰ : *Un des phénomènes qui m'a paru des plus préoccupants dans ce que vous avez dit, c'est que cette idéologie est passée de l'université vers l'entreprise. En particulier aux États-Unis, dans les GAFAM, la gestion des ressources humaines par les DRH s'inspire de ces principes. Est-ce que vous pouvez préciser un peu l'état du rapport des forces dans ce domaine aux États-Unis ? Est-ce que vous avez le sentiment que ce phénomène se développe également dans les entreprises françaises, en lien peut-être avec les enseignements des business schools ?*

Jean-François Braunstein : Je n'ai pas voulu entrer dans le détail. Ce n'est pas ma spécialité, mais il existe un livre très intéressant de la journaliste du *Figaro* Anne de Guigné, sur le capitalisme woke³¹. Elle montre comment les entreprises françaises suivent ou quelquefois essaient de freiner un peu le phénomène. Il me semble que par la formation, par le fait que beaucoup d'entreprises ont leur siège et leur organisation principale aux États-Unis, du fait aussi de la pression des investisseurs anglo-saxons, il y a une pression dans ce sens. C'est en particulier le cas

30. Membre honoraire du Conseil d'État.

31. A. De Guigné, *Le capitalisme woke : quand l'entreprise dit le bien et le mal*, Presses de la Cité, 2022.

dans les entreprises anglo-saxonnes en France. On voit qu'il y a une espèce de lutte à ce sujet aux États-Unis. Par exemple, Disney est une entreprise extrêmement woke : il existe des vidéos issues de Disney qui ont fuité, que je cite dans mon livre, où l'on voit des militants enthousiastes faire de la propagande woke³². Mais on constate aussi, par exemple, que quelqu'un comme Elon Musk s'en prend très directement aux wokes. Il me semble donc que les choses ne sont pas jouées.

Claudine Cohen³³ : *La question que je voulais poser tout de même, c'est la question politique. Vous avez critiqué toutes ces théories, toutes ces valeurs du wokisme au nom des Lumières, et puis vous avez finalement dit que certains courants politiques reprenaient cette critique. Vous avez alors parlé de DeSantis, de Trump, etc. Est-ce que ce sont vraiment des défenseurs des idéaux des Lumières? Comment se situe la question politique par rapport à la critique du wokisme, dont vous avez dit que ce n'était pas une position de gauche?*

Jean-François Braunstein : Il y a effectivement une sorte de montée aux extrêmes des deux côtés, c'est-à-dire que plus les wokes se radicalisent, plus les réponses sont celles de personnages marqués très à droite. Alors, c'est

32. Ces vidéos ont été mises en ligne par le journaliste Christopher Rufo: <https://twitter.com/realchrirufo>

33. Philosophie et historienne des sciences, Directrice d'Études (Chaire « Biologie et Société ») à l'École des hautes études en sciences sociales et à l'École pratique des hautes études, membre du Conseil d'orientation de l'Institut Diderot.

vrai, j’emploie le mot woke et j’ai cité DeSantis. Ce n’est pas très bon pour moi, parce qu’on va dire : « Braunstein a mal tourné, il est en plein délire ! » Mais je pense vraiment que la question n’est plus une question de droite ou de gauche : c’est une question de réalité ou de fiction, de science ou d’émotion, etc. Il me semble que c’est là-dessus qu’il faut se décider et je crois qu’il ne faut pas se laisser impressionner par des tentatives de délégitimation. Je pense que l’heure est assez grave pour qu’on ne se pose plus la question de savoir si ce que l’on dit est de droite ou de gauche. Il faut choisir entre la science et l’irrationalité, entre la vérité et le « point de vue situé ». Il me semble que là est la vraie question. Après, bien sûr, sur le plan politique, il y a une espèce de polarisation aux extrêmes qui est très dommageable.

Jacques Toubon³⁴ : *Vous opposez beaucoup la fiction et la réalité, mais je voudrais vous demander ce qu’on fait, non pas dans une discussion universitaire, mais dans la société vraie, c'est-à-dire en dehors d'ici ? Qu'est-ce qu'on fait auprès des personnes qui ne réussissent pas, ou plutôt qu'on empêche de bénéficier d'un des trois éléments de la devise républicaine : l'égalité. Universaliste, je le suis ; républicain, complètement : j'abhorre le communautarisme. J'ai écrit contre l'identitarisme. Mais je sais aussi, en tant qu'ancien défenseur des droits, que dans les agences pour l'emploi, il y a environ 25 % des personnes*

34. Ancien Garde des sceaux, ministre de la Justice, ancien ministre de la Culture, ancien Défenseur des droits.

qui font des demandes qui n'aboutissent jamais parce qu'elles sont, d'une manière ou d'une autre, différentes : soit d'une certaine couleur, d'un certain âge, d'un sexe, d'une région, par exemple de banlieue, etc. Pour ces 25 %, la même difficulté se pose pour le logement social et pour des tas d'autres questions, où sont prises des décisions publiques par des collectivités locales ou par l'État. On a inventé, pour y répondre, il y a déjà longtemps, un certain nombre de mesures légales ou constitutionnelles, et la première d'entre elles a été l'inscription de la parité dans la Constitution, d'abord, entre hommes et femmes ; puis toute une série de mesures. J'ai, pendant six ans, exercé une fonction qui consistait, entre autres, à lutter contre les discriminations en faisant en sorte que, dans les agences pour l'emploi, ceux qui sont noirs, femmes, etc. aient simplement les mêmes chances de voir leur demande prise en considération que les autres. Alors, qu'est-ce que vous faites pour continuer à lutter contre les discriminations, si vous pensez, comme moi, qu'il faut le faire, au nom de la République, de l'égalité et de l'universalité ?

Jean-François Braunstein : C'est une question de fond. Il me semble pour ma part qu'insister à l'excès sur les différences, c'est quelque chose qui enferme les gens dans une position de victime. Ce n'est pas ce qu'ils souhaitent en général. Ce qui ne veut pas dire qu'il ne faut pas trouver des moyens d'accompagner les plus méritants, par exemple avec des bourses au mérite, avec des internats d'excellence, etc. S'agissant de l'éducation, il est clair aussi que, dans les universités, il devrait y avoir des bourses

au mérite. En revanche, l'idée que, si on appartient à telle ou telle catégorie de population, on a droit ou non à une discrimination positive, je pense que ce n'est pas une bonne idée, d'autant que cela introduit une suspicion sur ceux qui, issus de ces communautés, réussissent très bien. Je remarque d'ailleurs qu'aux États-Unis, ce sont les militants, les universitaires, les parents noirs qui sont les plus hostiles à la théorie critique de la race, c'est-à-dire à une discrimination inversée. Il me semble que ce n'est pas la bonne solution. En revanche, si j'ai dit que je ne tenais aucun compte des couleurs de peau, bien sûr, lorsque je fais cours, je tiens compte des jeunes qui ont le plus de difficultés, quels que soient les milieux dont ils viennent. Je leur donne des conseils et les aide dans leurs choix universitaires. Je pense que tout le monde essaie de le faire de manière, je dirais, empirique, avec tact. L'idée, qui existe dans d'autres cas comme le Comité consultatif national d'éthique, qu'il y a des « familles spirituelles » en France, me pose un problème : non, la France n'est pas constituée de « familles spirituelles », pas plus qu'elle n'est constituée de communautés. Je pense qu'il faut, au contraire, face à ce militantisme communautariste et identitariste, revenir à l'universel. C'est la seule solution. C'est peut-être un voeu pieux, mais il me semble que c'est comme ça qu'il faut faire.

André-Comte Sponville : *Si je peux me permettre de poser à mon tour une question, je trouve qu'il y a un paradoxe, si on compare la question des transgenres à la question de la race : s'agissant des genres, les wokes nous*

reprochent de voir, entre les sexes, une différence qu'ils ne voient pas. Et, s'agissant de la race, c'est l'inverse : ils nous reprochent de ne pas voir une différence qu'eux voient. De ce point de vue, je trouve qu'on se rassure un peu vite en focalisant le débat sur la question du genre parce que, sur la question raciale, les wokes ont de bien meilleurs arguments à faire valoir. Quand tu dis que tu ne fais aucune différence entre un noir et un blanc, il te rétorque que cela prouve bien que tu es blanc parce qu'eux, qui sont noirs, ou arabes, ou autres, la différence, on la leur rappelle tous les jours, parce qu'ils sont racisés. Donc, quand on répète le discours universaliste basique, que j'ai tenu comme toi et que je continue à tenir («je ne fais aucune différence selon la couleur de peau») on vous répond : « tu es color blind », « aveugle aux couleurs », alors qu'on pourrait leur reprocher d'être « gender blind », « aveugle à la différence sexuelle ». Donc, est-ce que tu peux m'éclairer sur ce paradoxe ? Pourquoi est-ce qu'il y a une espèce d'inversion du débat selon qu'on passe de la question des races à la question des genres, et réciproquement ? Et est-ce que tu ne crois pas que, malgré tout, il faille prendre acte du fait qu'être aveugle aux couleurs, c'est effectivement une façon un peu confortable d'être universaliste ?

Jean-François Braunstein : Oui, tu mets le doigt sur la principale contradiction qu'il y a dans le discours des wokes. Effectivement, à première vue, du côté du genre, tout est culture et on peut choisir exactement ce que l'on veut ; et du côté de la race, tout est nature, on ne peut pas sortir de sa race. C'est très bien illustré par le débat sur la

question des transgenres et des transraces. Être transgenre est très encouragé, c'est quelque chose de positif, tandis que se prétendre transrace est tout à fait interdit. Une jeune femme blanche, Rachel Dolezal, s'est fait passer pendant un moment pour noire et a même dirigé une section de l'Association pour l'Avancement des Gens de Couleur. Cela a été considéré comme un scandale. À mon avis, cela s'explique par le fait que les wokes ne pensent pas en termes de nature et de culture, mais plutôt en termes de groupes. Il s'agit donc de rejoindre soit le groupe des trans, soit de retrouver et renforcer sa communauté raciale d'origine. Il y a un autre aspect qui fait que les wokes ne veulent pas admettre les transraces : être transgenre ne change rien du point de vue social, alors qu'être transrace, passer de Blanc à Noir, c'est s'attaquer au peuple noir et à la conscience noire, qui sont des victimes emblématiques. À mon avis, donc, le point important est que tout cela est affaire de communautés, et ces communautés sont différemment valorisées. Quant à l'idée de ne pas prêter attention à la couleur, je pense que ce n'est pas juste une affaire de Blanc : il n'y a pas que les Blancs qui ne font pas attention à la couleur. Les Noirs aussi ne veulent pas qu'on fasse attention à la couleur. Ils veulent justement pouvoir accéder aux mêmes universités, aux mêmes parcours que les autres. Mais sur le paradoxe, tu as raison : je dis que c'est simple, mais il y a tout de même une certaine incohérence, parce qu'il y a d'un côté cette espèce de promesse transhumaniste de libération infinie et, d'un autre côté, cette espèce de régression à la théorie des races. C'est pour cela que j'ai surtout parlé des transgenres, parce qu'il me semble que c'est le plus intéressant.

La question de la race, au fond, c'est une vieille histoire. Un livre récent, qui s'appelle *Race marxism*³⁵, va jusqu'à soutenir que la théorie critique de la race est purement marxiste : ce n'est pas entièrement faux.

Bernard Piettre³⁶ : *Vous avez parlé de l'universel et je crois que c'est la question philosophique et politique centrale. Mais le problème est bien de savoir si on peut simplement défendre l'universalisme au nom des Lumières. Car il n'est pas complètement faux de dire que l'universalisme que défend l'Occident a une dimension ethnocentrique ou, comme le dit Judith Butler, qui n'est pas une autrice que j'apprécie beaucoup, mais qui a beaucoup d'influence, que l'universalisme est un provincialisme. Vous avez vous-mêmes dit à un moment qu'il s'agissait de défendre les fondements de la civilisation occidentale... Or, si on dit cela, peut-être qu'on défend un communautarisme. Là, je rejoins la question politique qui a été posée. En ce moment, ce qu'on appelle le « wokisme », en France, fait le délice de l'extrême droite : Zemmour, Michel Onfray, etc. On a évoqué Trump, DeSantis, mais on pourrait en ajouter bien d'autres! Or, en tout cas, personnellement, je n'adhère pas aux idées du Rassemblement National ou de Zemmour, qui tentent d'affirmer l'identité française contre les « wokistes » et contre les étrangers qui viendraient nous envahir, nous*

35. J. Lindsay, *Race marxism. The truth about critical race theory and praxis*. Independently published, 2022.

36. Agrégé et docteur en philosophie, enseigne dans les classes préparatoires et directeur de programme au Collège international de philosophie.

remplacer, etc., et qui défendent des idées qui sont, en fait, au nom de l'universalisme républicain et de la laïcité, des idées anti-universalistes. Là, il y a tout de même un problème philosophique et politique assez profond.

Jean-François Braunstein : Oui, cette question de l'universalisme est une question en apparence toute simple, mais qui est en fait très compliquée. Ce que j'ai en tête, c'est un universalisme conçu comme un idéal ouvert à tous. Quiconque veut se saisir de cet idéal peut le faire. Le fait qu'il y ait des ratés et que cela ne marche pas si bien que ça, qu'il y ait effectivement des laissés pour compte de l'universalisme, n'est pas une raison pour l'abandonner. Vous connaissez peut-être le livre fameux de Claude Nicolet sur *L'idée républicaine en France*³⁷, qui explique que la République, c'est un idéal mais que ce n'est pas un fait. Il me semble que, de ce point de vue, notre universalisme (il se trouve en effet que c'est l'universalisme occidental) a une espèce de puissance d'émancipation et de propagation. Mais vous avez raison, c'est quelque chose que peu de gens défendent désormais à gauche, parce qu'ils acceptent l'idée que c'est un point de vue de Blancs et donc de racistes. Je n'ai pas ce sentiment. Il me semble au contraire que c'est quelque chose qui permet de rassembler plus que d'autres doctrines auxquelles on est confronté. D'autant que la rationalité, c'est quelque chose qui me semble fonctionner. La science existe ! Les

37. Cl. Nicolet, *L'idée républicaine en France : 1789-1924*, Gallimard, 1995.

mythes maoris sont passionnantes, mais ce n'est pas de la science. Il faut que chaque domaine soit séparé. Mais je suis tout à fait sensible à ce que vous dites : si les universitaires, en tant qu'héritiers des Lumières, ne font rien, d'autres vont s'emparer de cet universalisme...

Bernard Fialaire ³⁸ : *Je suis radical, donc inspiré par Alain sur l'individualisme. Je voudrais avoir des explications sur votre philosophie du nous, que vous opposez aux individus. Parce que je suis aussi humaniste et je lis Camus, qui déclarait, je crois : « je me révolte, donc nous sommes ». Est-ce que vous mettriez à ce moment-là Camus dans les inspirateurs du wokisme ?*

Jean-François Braunstein : La « philosophie du nous », je ne m'en réclame pas du tout ! L'idée, c'était de montrer qu'un philosophe comme Bonald, un grand penseur contre-révolutionnaire, expliquait que l'origine de tous nos maux (il écrit après la Révolution française), c'est la philosophie du moi, de la conscience indépendante, etc. C'est lui qui prône un retour à la philosophie du nous, c'est-à-dire à la philosophie du langage qui nous lie, etc. Mais justement, je citais cela pour vous dire qu'au fond l'individualisme, au sens républicain, l'autonomie individuelle qui permet de se choisir telle ou telle identité, ou des identités mixtes, c'est le cœur, me semble-t-il, de la République, et de la philosophie d'Alain en particulier.

³⁸. Sénateur du Rhône, ancien maire de Belleville et ancien Président de la communauté de communes Saône-Beaujolais.

André Comte-Sponville : *J'ajouterais un mot : tout dépend de quel « nous » on parle. Si c'est « nous les humains » comme l'entend Camus dans « je me révolte, donc nous sommes », ce n'est qu'une forme d'humanisme universaliste. Si c'est « nous, les Noirs », « nous, les Blancs », « nous, les trans », « nous, les hétéros », « nous, les homos », c'est une forme de communautarisme.*

Anne-Françoise Berthon³⁹ : *J'ai une question sur les mesures de luttes, qu'on a assez peu évoquées. Vous avez parlé du pouvoir des réseaux sociaux, qui fait que les gens hésitent à se mobiliser, et en particulier les experts. Je suis frappée moi-même par ce qui se passe avec le mouvement des antivax, et je constate que tous ceux qui veulent démonter les propos anti-vaccins sur des réseaux sociaux, tels que LinkedIn, se voient fermer leur compte au motif de la protection de nos individualités contre les menaces qui circulent. Qu'est-ce qu'on pourrait proposer, de façon pratique, pour que les réseaux sociaux ne soient pas un lieu de pouvoirs tel qu'il efface la possibilité de contestation de ceux qui connaissent le sujet au profit de ceux qui disent n'importe quoi, mais qui, finalement, réussissent, parce que le droit le permet, à faire taire les autres ?*

Jean-François Braunstein : C'est une question extrêmement compliquée sur laquelle je ne suis peut-être pas le plus compétent. Il me semble que, dans les réseaux sociaux, il y a une prime à la polémique et au clash. C'est

³⁹. Conseillère en innovation dans la santé.

comme ça que cela fonctionne. La difficulté, c'est qu'ensuite, ça dure pour toujours, c'est-à-dire qu'il n'y a pas d'oubli sur les réseaux sociaux. C'est la question principale. Dans la vie réelle, on s'insulte, il arrive qu'on ait des conflits, mais cela disparaît ensuite. Sur les réseaux sociaux, il n'y a pas d'oubli et les positions sont figées pour l'éternité. Par ailleurs, ils souffrent aussi d'une absence de garantie et de validation, c'est-à-dire que tous les points de vue se valent et dès lors n'importe qui peut avoir son point de vue sur les vaccins, la physique quantique, etc. C'est quelque chose qu'il faudrait donc réguler. Il semblerait que les tentatives de régulation européenne vont plutôt dans le bon sens. Mais je dirais volontiers que la meilleure chose, c'est surtout de tenter d'arrêter d'aller sur ces réseaux. Par exemple, on constate que des adolescents qui souffraient de troubles autour du genre ont vu leurs situations s'améliorer dès lors qu'on leur faisait arrêter les smartphones, etc. Il faut essayer de rester à l'écart. Mais c'est évidemment plus facile à dire qu'à faire.

Gérard Unger⁴⁰ : *Parmi les métastases dont parlait Alain Richard tout à l'heure, il y a la presse. Je suis frappé, à la lecture d'un grand quotidien du soir, de voir combien les pages de débats et autres sont remplies de théories woke, sans qu'il y ait de contrepartie. Ces théories se développent sans que d'autres puissent y répondre. Est-ce que vous partagez ce point de vue ? Deuxièmement, est-*

⁴⁰. Vice-président du CRIF.

ce que parmi les wokes, il n'y a pas, en ce qui concerne la race, une confusion grave entre origine et identité? Cela me paraît un point important. Cela n'empêche pas, par contre, l'ethnocentrisme d'exister et le wokisme apporte une réponse qui n'est pas la mienne, mais qui existe. Car, tout de même, on ne peut pas oublier des choses comme la phrase de Nicolas Sarkozy : « l'Afrique n'a pas d'histoire » ou l'attitude des historiens européens, qui négligent l'histoire vue par les habitants de l'Inde, de l'Amérique du Sud ou de la Chine : ça existe aussi, ou du moins ça a existé pendant très longtemps, et cela persiste encore.

Jean-François Braunstein : S'agissant de la presse, il est évident qu'il y a une polarisation de plus en plus grande. Mon précédent livre avait été repris un peu dans toute la presse. Pour celui-ci, il n'y a eu quasiment aucune mention dans la presse de gauche, sauf exception. On ne veut plus avoir de points de vue différents : c'est très impressionnant lorsqu'on lit *Libération* ou *L'Obs* ou qu'on écoute France Inter. C'est étonnant et cela a à voir avec l'accusation de « radicalisation » : effectivement, si on me traite de transphobe, pourquoi me donner la parole? Ce n'est pas possible. Il est vrai que les médias sont, de ce point de vue, très touchés. On le voit très bien avec ce qui se passe aux États-Unis où, par exemple, Bari Weiss, une ancienne journaliste au *New York Times*, a créé une plateforme de newsletters, *Substack*, où de très bons journalistes font des papiers passionnants, avec énormément d'abonnés, qui proposent un point de vue différent de la presse *mainstream*. Je pense qu'il y a d'autres choses qui

se créent à côté. Dans les maisons d'édition, c'est pareil. Les jeunes employés de sa maison d'édition ne voulaient plus publier J.K. Rowling, car elle serait transphobe, mais le patron l'a quand même imposée car on ne perd pas un auteur comme Rowling qui vend des centaines de millions de livres! Mais un jour viendra où ces jeunes militants seront à la tête de ces maisons et préféreront ne plus l'éditer. Je crois qu'à ce moment-là, d'autres maisons d'édition vont se créer, à côté des maisons d'édition traditionnelles. De même pour les universités : aux États-Unis, il y a actuellement des tentatives pour créer des universités alternatives. Pour ce qui concerne un point de vue plus intelligent et plus complet sur la race, je pense que ça ne veut pas dire qu'il faut moins d'histoire, mais plus d'histoire : plus d'histoire, justement, sur l'extérieur de l'Europe, mais aussi des histoires globales. De ce point de vue, on sait ce qui s'est passé il y a déjà plus d'une dizaine d'années avec Olivier Pétré-Grenouilleau, qui a écrit un livre passionnant sur les traites négrières⁴¹. Il a été très violemment critiqué parce qu'il n'avait pas parlé de la seule traite qui soit valable : la traite occidentale. Il faut essayer effectivement d'avoir une vision plus globale. Je dirais que tous ces discours ne prolifèrent que sur un fond d'inculture : l'effondrement de l'éducation nationale est un vrai problème. Pour qu'on puisse croire que Colbert, Voltaire, Hugo peuvent être annulés simplement parce qu'ils ont eu des positions critiquables sur tel ou tel sujet, c'est qu'on n'a jamais étudié Colbert, Voltaire ou Hugo, et l'histoire en général.

41. O. Pétré-Grenouilleau, *Les traites négrières*, Paris, Gallimard, 2006.

Alain Grangé-Cabane ⁴² : *Vous nous avez quand même dressé un avenir assez sombre. Pour vous reprendre : une idéologie pessimiste, une idéologie sans pardon, une idéologie sans avenir radieux ! Alors, je vous pose une simple question. Est-ce que, dans l'histoire des idées, il y a jamais eu un avenir pour des idéologies aussi sombres, aussi noires, aussi pessimistes ? Est-ce qu'il est possible que ça gagne ou est-ce qu'au total, ce n'est pas le souci d'un avenir radieux qui l'emporte toujours ?*

Jean-François Braunstein : Il est clair, et j'en suis désolé, que je vous ai tracé un tableau qui n'est sans doute pas très encourageant. Mais il y a bien d'autres signaux inquiétants qui indiquent que l'idée d'un avenir radieux n'est pas à l'ordre du jour. On pourrait parler de la question de l'éco-anxiété, qui frappe de manière très importante la jeunesse, ou encore de la baisse impressionnante de la démographie. Est-ce que ça a déjà existé dans l'histoire ? Il y a un livre passionnant de Norman Cohn, *Les Fanatiques de l'Apocalypse* ⁴³, qui raconte l'histoire des sectes apocalyptiques à la fin du Moyen Âge et montre aussi leur importance pour les messianismes idéologiques du XX^e siècle. Cela a déjà existé dans l'histoire de l'humanité. En revanche, il y a un certain temps que ça n'avait pas frappé directement nos cultures.

42. Président de l'École alsacienne.

43. N. Cohn, *Les fanatiques de l'Apocalypse. Millénaristes révolutionnaires et anarchistes mystiques au Moyen Âge*, Paris, Payot, 1983.

Tino Morganti-Malet ⁴⁴ : *J'avais un peu la même question. Je me demandais si, dans l'idéologie woke, il n'y avait pas la mort du wokisme déjà intégrée, dans la mesure où le wokisme a besoin de logique pour démontrer qu'il y a un système de discriminations; il a besoin des mathématiques pour pouvoir comptabiliser la victimisation, etc. Donc, je me demandais si le wokisme n'allait pas être, non pas une religion, mais une hérésie suivie d'autres hérésies. Si on n'allait pas assister, dans dix ou vingt ans, à plusieurs hérésies dont le wokisme serait la première, mais qui ne peut pas tenir dans la durée.*

Jean-François Braunstein : C'est l'hypothèse optimiste. Effectivement, à la fin, il faut bien qu'il y ait des avions qui circulent, des hôpitaux qui fonctionnent, etc. Mais ce n'est pas si simple parce qu'on voit que c'est une doctrine extrêmement puissante. L'exemple le plus frappant, c'est celui de Sergiu Klainerman dont je parlais tout à l'heure, ce mathématicien roumain qui disait qu'on l'empêchait désormais de faire des mathématiques à Princeton. Beaucoup d'étudiants chinois qui étaient aux États-Unis repartent ensuite en Chine pour finir leurs études et même, selon lui, des mathématiciens américains vont en Chine pour travailler plus tranquillement. On peut se dire que si la science s'arrête en Occident, elle continuera ailleurs. Les smartphones seront toujours fabriqués quelque part, même si les wokes vont refuser d'y toucher ou de participer à leur construction. C'est ce qui est, à

44. Collaborateur parlementaire de la Sénatrice Brigitte Devésa

mon avis, très compliqué : parce que c'est une croyance, elle ne sera pas nécessairement démentie par les faits ou par le raisonnement. On peut renoncer en partie au progrès technologique si on en espère un gain spirituel, du point de vue de la « justice sociale ». Sinon on peut faire en sorte que ce progrès technologique soit externalisé d'une certaine manière.

Annie Fitoussi⁴⁵ : *Je voulais vous demander si vous ne voyez pas un lien entre le wokisme et l'évolution de la notion de procréation, puisque maintenant ce n'est pas uniquement la femme, ou la manière dont on concevait la procréation antérieurement, qui sont concernées : il y a eu beaucoup de progrès médicaux qui ont généré aussi un droit à avoir un enfant et une évolution de la notion de famille, puisque maintenant on parle de Papa 1, Papa 2 ou de Maman 1 et Maman 2. Voyez-vous un lien entre ces notions et le wokisme ?*

Jean-François Braunstein : Oui, c'est tout à fait vrai. Depuis quelque temps, la procréation est effectivement devenue une affaire technique, qui peut se faire sans relation sexuelle. C'est l'hypothèse d'une psychanalyste, Monette Vacquin, qui a écrit sur Frankenstein et sur la première génération issue de parents qui ont connu les fécondations artificielles : dès lors le corps n'est pas absolument essentiel et on peut très bien en arriver à

45. Avocate honoraire.

l'idée que l'on peut être homme et enceint. Il n'est pas exclu que cela puisse d'ailleurs effectivement se réaliser, par exemple avec des greffes d'utérus. Il est vrai que cela déréalise la sexualité et le monde réel, celui où effectivement il existe des hommes et des femmes. Dans ce cas, on constate qu'un progrès technique radical, avec les FIV, la PMA, la GPA va conduire à des changements culturels ou philosophiques étonnantes. On sort du monde réel pour entrer dans un monde où tout peut être fabriqué. Les technologies de pointe sont des technologies qui, d'une certaine manière, nous font perdre de vue le réel. On assiste à ce que le philosophe américain Matthew Crawford caractérise comme une véritable « guerre à la réalité », qu'il fait remonter aux Lumières, et qui est présente chez tous les auteurs wokes et transhumanistes. L'idée en est que la réalité est quelque chose de dépassé et que, maintenant, on peut faire mieux que la nature. Je crois que l'exemple de la procréation l'illustre bien. La place importante, dans l'imaginaire, de ces procréations artificielles, fait qu'on se pose des questions sur la manière traditionnelle de faire des enfants, laquelle paraît, en un certain sens, périmée. Pour conclure, je dirais que ce qui fait que je suis assez inquiet, c'est que le wokisme ne me semble pas être seulement une idéologie ou une religion universitaire un peu aberrante. Ce n'est pas la première fois qu'il y a des enthousiasmes étranges dans les universités. En revanche, ce qui me semble plus inquiétant, c'est que cette religion woke est à l'unisson d'un mouvement de déréalisation du monde, que promeuvent les GAFAM. Je cite dans mon livre Marc Andreessen, un des théoriciens du métavers. Il affirme

que « la plupart des humains ont des vies pauvres, tristes et sans intérêt » et que donc si on leur propose dans le métavers un environnement « riche, regorgeant même de contenus magnifiques, de décors splendides, de stimuli variés et de nombreuses personnes fascinantes avec lesquelles parler, travailler et sortir », ils vont le choisir. Il n'y a pas de raison pour que cela ne marche pas. Et il ajoute que, si on lui demande pourquoi il n'améliore pas plutôt la situation des gens réels, il répond : « la réalité a eu 5000 ans pour s'améliorer, et il est clair qu'elle fait encore cruellement défaut à la plupart des gens »⁴⁶. Lui, il leur propose le métavers, ils vont le choisir et tout ira bien. C'est bien ce qui m'inquiète car je pense que, s'ils choisissent le métavers, tout ira mal.

Retrouvez l'intégralité du débat en vidéo sur
www.institutdiderot.fr

46. N. Soldo, « The Dubrovnik Interviews. Marc Andreessen-Interviewed by a Retard », *Substack*, 31 mai 2021.

Les publications de l'Institut Diderot

Dans la même collection

- L'avenir de l'automobile - Louis Schweitzer
- Les nanotechnologies & l'avenir de l'homme - Etienne Klein
- L'avenir de la croissance - Bernard Stiegler
- L'avenir de la régénération cérébrale - Alain Prochiantz
- L'avenir de l'Europe - Franck Debié
- L'avenir de la cybersécurité - Nicolas Arpagian
- L'avenir de la population française - François Héran
- L'avenir de la cancérologie - François Goldwasser
- L'avenir de la prédiction - Henri Atlan
- L'avenir de l'aménagement des territoires - Jérôme Monod
- L'avenir de la démocratie - Dominique Schnapper
- L'avenir du capitalisme - Bernard Maris
- L'avenir de la dépendance - Florence Lustman
- L'avenir de l'alimentation - Marion Guillou
- L'avenir des humanités - Jean-François Pradeau
- L'avenir des villes - Thierry Paquot
- L'avenir du droit international - Monique Chemillier-Gendreau
- L'avenir de la famille - Boris Cyrulnik
- L'avenir du populisme - Dominique Reynié
- L'avenir de la puissance chinoise - Jean-Luc Domenach
- L'avenir de l'économie sociale - Jean-Claude Seys
- L'avenir de la vie privée dans la société numérique - Alex Türk
- L'avenir de l'hôpital public - Bernard Granger
- L'avenir de la guerre - Henri Bentegeat & Rony Brauman
- L'avenir de la politique industrielle française - Louis Gallois
- L'avenir de la politique énergétique française - Pierre Papon
- L'avenir du pétrole - Claude Mandil
- L'avenir de l'euro et de la BCE - Henri Guaino & Denis Kessler
- L'avenir de la propriété intellectuelle - Denis Olivennes
- L'avenir du travail - Dominique Méda
- L'avenir de l'anti-science - Alexandre Moatti
- L'avenir du logement - Olivier Mitterrand
- L'avenir de la mondialisation - Jean-Pierre Chevènement
- L'avenir de la lutte contre la pauvreté - François Chérèque
- L'avenir du climat - Jean Jouzel

-
- L'avenir de la nouvelle Russie - Alexandre Adler
 - L'avenir de la politique - Alain Juppé
 - L'avenir des Big-Data - Kenneth Cukier & Dominique Leglu
 - L'avenir de l'organisation des Entreprises - Guillaume Poitrinal
 - L'avenir de l'enseignement du fait religieux dans l'École laïque - Régis Debray
 - L'avenir des inégalités - Hervé Le Bras
 - L'avenir de la diplomatie - Pierre Grosser
 - L'avenir des relations Franco-Russes - S.E Alexandre Orlov
 - L'avenir du Parlement - François Cornut-Gentille
 - L'avenir du terrorisme - Alain Bauer
 - L'avenir du politiquement correct - André Comte-Sponville & Dominique Lecourt
 - L'avenir de la zone euro - Michel Aglietta & Jacques Sapir
 - L'avenir du conflit entre chiite et sunnites - Anne-Clémentine Larroque
 - L'Iran et son avenir - S.E Ali Ahani
 - L'avenir de l'enseignement - François-Xavier Bellamy
 - L'avenir du travail à l'âge du numérique - Bruno Mettling
 - L'avenir de la géopolitique - Hubert Védrine
 - L'avenir des armées françaises - Vincent Desportes
 - L'avenir de la paix - Dominique de Villepin
 - L'avenir des relations franco-chinoises - S.E. Zhai Jun
 - Le défi de l'islam de France - Jean-Pierre Chevènement
 - L'avenir de l'humanitaire - Olivier Berthe - Rony Brauman - Xavier Emmanuelli
 - L'avenir de la crise du Golfe entre le Qatar et ses voisins - Georges Malbrunot
 - L'avenir du Grand Paris - Philippe Yvin
 - Entre autonomie et Interdit : comment lutter contre l'obésité ?
Nicolas Bouzou & Alain Coulomb
 - L'avenir de la Corée du Nord - Juliette Morillot & Antoine Bondaz
 - L'avenir de la justice sociale - Laurent Berger
 - Quelles menaces numériques dans un monde hyperconnecté ? - Nicolas Arpagian
 - L'avenir de la Bioéthique - Jean Leonetti
 - Données personnelles : pour un droit de propriété ?
Pierre Bellanger et Gaspard Koenig
 - Quels défis pour l'Algérie d'aujourd'hui ? - Pierre Vermeren
 - Turquie : perspectives européennes et régionales - S.E. Ismail Hakki Musa
 - Burn-out - le mal du siècle ? - Philippe Fossati & François Marchand
 - L'avenir de la loi de 1905 sur la séparation des Églises et de l'Etat.
Jean-Philippe Hubsch
 - L'avenir du bitcoin et du blockchain - Georges Gonthier & Ivan Odonnat
 - Le Royaume-Uni après le Brexit
Annabelle Mourougane - Frédéric de Brouwer & Pierre Beynet
 - L'avenir de la communication politique - Gaspard Gantzer
 - L'avenir du transhumanisme - Olivier Rey
 - L'économie de demain : sociale, solidaire et circulaire ?
Géraldine Lacroix & Romain Slitine
 - La transformation numérique de la défense française - Vice-amiral Arnaud Coustillièr
 - L'avenir de l'indépendance scientifique et technologique française
Gérard Longuet
 - L'avenir du Pakistan - Ardavan Amir-Aslani
 - Le corps humain et sa propriété face aux marchés - Sylviane Agacinski
 - L'avenir de la guerre économique américaine - Ali Laïdi

-
- Construire l'économie de demain - Jean Tirole
 - L'avenir de l'écologie... et le nôtre - Luc Ferry
 - La vulgarisation scientifique est-elle un échec ? - Étienne Klein
 - Les trois utopies européennes - Francis Wolff
 - L'avenir des Juifs français - Haïm Korsia
 - Comment faire face à la pénurie et à la hausse des prix des matières premières ? Philippe Chalmin
 - Changement climatique : comprendre et agir - Christian de Perthuis
 - L'avenir du féminisme - Caroline Fourest
 - Le ressentiment contemporain menace-t-il la Démocratie ? - Cynthia Fleury
 - Les nouvelles lignes d'affrontement dans un monde numérisé : l'ère des frontières.com - Nicolas Arpagian
 - Comment manager la génération Z ? - Pascal Broquard

Les Déjeuners / Dîners de l'Institut Diderot

- La Prospective, de demain à aujourd'hui - Nathalie Kosciusko-Morizet
- Politique de santé : répondre aux défis de demain - Claude Evin
- La réforme de la santé aux États-Unis : quels enseignements pour l'assurance maladie française ? - Victor Rodwin
- La question du médicament - Philippe Even
- La décision en droit de santé - Didier Truchet
- Le corps ce grand oublié de la parité - Claudine Junien
- Des guerres à venir ? - Philippe Fabry
- Les traitements de la maladie de Parkinson - Alim-Louis Benabib
- La souveraineté numérique - Pierre Bellanger
- Le Brexit et maintenant - Pierre Sellal
- Les Jeux paralympiques de Paris 2024 : une opportunité de santé publique ?
Pr François Genet & Jean Minier - Texte écrit en collaboration avec Philippe Fourny
- L'intelligence artificielle n'existe pas - Luc Julia
- Cyber : quelle(s) stratégies face à l'explosion des menaces ?
Jean-Louis Gergorin & Léo Issac-Dognin
- La puissance publique face aux risques - François Vilnet & Patrick Thourot
- La guerre des métaux rares - La face cachée de la transition énergétique et numérique - Guillaume Pitron
- Comment réinventer les relations franco-russes ? - Alexandre Orlov
- La république est-elle menacée par le séparatisme ? - Bernard Rougier
- La révolution numérique met-elle en péril notre civilisation ? - Gérald Bronner
- Comment gouverner un peuple-roi ? - Pierre-Henri Tavoillot
- L'eau enjeu stratégique et sécuritaire - Franck Galland
- Autorité un «enjeu pluriel» pour la présidentielle 2022 ? - Thibault de Montbrial
- Manifeste contre le terrorisme islamiste - Chems-eddinne Hafiz
- Reconquérir la souveraineté numérique
Matthieu Bourgeois & Bernard de Courrèges d'Ustou
- Le sondage d'opinion : outil de la démocratie ou manipulation de l'opinion ? Alexandre Dézé
- Le capitalisme contre les inégalités - Yann Coatanlem
- Franchir les limites : transitions, transgressions, hybridations - Claudine Cohen
- Migrations, un équilibre mondial à inventer - Catherine Withol de Wenden
- Insécurité alimentaire et changement climatique : les solutions apportées par les biotechnologies végétales - Georges Freyssinet

Les Notes de l'Institut Diderot

- L'euthanasie, à travers le cas de Vincent Humbert - Emmanuel Halais
- Le futur de la procréation - Pascal Nouvel
- La République à l'épreuve du communautarisme - Eric Keslassy
- Proposition pour la Chine - Pierre-Louis Ménard
- L'habitat en utopie - Thierry Paquot
- Une Assemblée nationale plus représentative - Eric Keslassy
- Où va l'Égypte ? - Ismaïl Serageldin
- Sur le service civique - Jean-Pierre Gualezzi
- La recherche en France et en Allemagne - Michèle Vallenthini
- Le fanatisme - Texte d'Alexandre Delyre présenté par Dominique Lecourt
- De l'antisémitisme en France - Eric Keslassy
- Je suis Charlie. Un an après... - Patrick Autréaux
- Attachement, trauma et résilience - Boris Cyrulnik
- La droite est-elle prête pour 2017 ? - Alexis Feertchak
- Réinventer le travail sans l'emploi - Ariel Kyrou
- Crise de l'École française - Jean-Hugues Barthélémy
- À propos du revenu universel - Alexis Feertchak & Gaspard Koenig
- Une Assemblée nationale plus représentative - *Mandature 2017-2022* - Eric Keslassy
- L'avenir de notre modèle social français - Jacky Bontems & Aude de Castet
- Handicap et République - Pierre Gallix
- Réflexions sur la recherche française... - Raymond Piccoli
- Le système de santé privé en Espagne : quels enseignements pour la France ? Didier Bazzocchi & Arnaud Chneiweiss
- Le maquis des aides sociales - Jean-Pierre Gualezzi
- Réformer les retraites, c'est transformer la société - Jacky Bontems & Aude de Castet
- Vers un droit du travail 3.0 - Nicolas Dulac
- L'assurance santé privée en Allemagne : quels enseignements pour la France ? Arnaud Chneiweiss & Nadia Desmaris
- Repenser l'habitat. Quelles solidarités pour relever le défi du logement dans une société de la longévité ? - Jacky Bontems & Aude de Castet
- De la nation universelle au territoire-monde - L'avenir de la République dans une crise globale et totale - Marc Soléry
- L'intelligence économique - Dominique Fonvielle
- Pour un Code de l'enfance - Arnaud de Belenet
- Les écoles de production - Agnès Pannier-Runacher
- L'intelligence artificielle au travail - Nicolas Dulac Gérardot
- Une Assemblée nationale plus représentative ? - *Mandature 2022-2027* - Eric Keslassy

Les Colloques de l'Institut Diderot

- L'avenir du progrès (actes des Entretiens 2011)
- Les 18-24 ans et l'avenir de la politique
- L'avenir de l'Afrique
- Les nouvelles stratégies de prévention pour vivre et vieillir en bonne santé

Les dangers du « wokisme »

Le genre contre la réalité, la race contre l'universel, les "savoirs situés" contre la science.

Phénomène de société, le mouvement woke est vivement critiqué par celles et ceux qui s'attachent à réfuter cette idéologie née dans les campus américains avant de traverser l'Atlantique et qui, désormais, infuse dans l'université, les médias et jusque dans la politique.

Au premier abord, ce mouvement paraît désireux de justice, d'égalité, de liberté. Mais puisque tout ne serait qu'une construction sociale (la race, le genre, la vérité...), tout devrait être remis en cause ; les sciences humaines, bien évidemment, mais aussi les sciences dures telles que les mathématiques et la biologie.

Comment comprendre la rapide propagation de cette idéologie post-moderne, inspirée du déconstructivisme, qui s'oppose à la raison même ?

N'est-ce qu'une simple vague de « folie passagère » ou bien un authentique fanatisme dont les adeptes, profondément intolérants, déguisent des opinions en science et se croient tenus d'excommunier quiconque n'obéit pas aux préceptes de cette nouvelle religion ?



Jean-François BRAUNSTEIN

Philosophe, Professeur émérite à l'université Paris-I-Panthéon-Sorbonne, auteur de plus d'une dizaine d'ouvrages dont notamment *La Philosophie devenue folle* (Grasset, 2018) et *La Religion Woke* (Grasset, 2022).

